

La Mennais Études

LA PROVIDENCE

Frère Josu Olabarrieta
Mai 2013 N°2

Introduction

Aucun mot n'apparaît plus fréquemment et plus fortement dans les écrits de Jean-Marie que le mot Providence. Il suffit d'en compter les occurrences dans l'ensemble de sa Correspondance ou dans les Sermons : la Providence qui a des projets d'amour, et seulement d'amour, pour tous les êtres humains ; la Providence qui travaille silencieusement et discrètement dans l'histoire ; la Providence qui montre sa volonté au moyen de personnes, de situations, d'événements ; la Providence qui l'accueille et l'entoure de ses soins maternels ; la Providence qui balisait les projets qu'il allait entreprendre...

La Providence...

Sur ce point, Jean-Marie est l'héritier d'un courant spirituel venu de loin, remontant à des siècles, où l'on avait parlé avec des accents enflammés de 'confiance' et d' 'abandon'. Cette spiritualité s'était répandue sur le territoire français par la parole vibrante de prédicateurs et s'était ancrée dans les consciences grâce à des traités de maîtres spirituels de la taille de François de Sales, de Jean-Pierre Caussade. Ce contenu spirituel a repris vigueur et actualité au 19^e siècle du fait du crédit de Thérèse de l'Enfant Jésus ou de Charles de Foucauld.

Cependant, parler de la Providence, ce n'est pas s'enfoncer dans les arcanes d'un mystère, approfondir un point idéologique, considérer froidement les acceptions d'un mot...

Aussi vaut-il mieux parler du "Dieu -Providence". Et, en ce sens, croire à la Providence, c'est nous tourner avec Jean-Marie vers l'expérience fondatrice de "nous sentir reçus" des mains de Dieu. C'est d'elle que découle le sens du soin prodigué, de l'attention prêtée, du destin final de salut de chaque être humain, de la création et de l'histoire.

En partant de l' 'Abba' évangélique, nous voyons le Créateur comme celui qui a fait l'homme par amour et seulement par amour. Il le crée et le

soutient continuellement dans son être, avec l'unique et exclusive préoccupation de le faire progresser, en le soutenant dans son effort vers la réalisation la plus plénière et la plus humaine possible.

Tout notre être est perpétuellement pétri par son dynamisme amoureux, manifesté et incarné dans l'élan vital, dans le désir du bien, - dans la soif de fraternité et de plénitude. Cet élan qui stimule à la réalisation personnelle et sociale respecte la liberté humaine et s'exerce comme une offre gratuite. Cette liberté, de son côté, est une liberté finie, jamais pleinement maîtresse d'elle-même, continuellement obérée par l'inertie et assiégée par l'instinct. Dieu qui nous a créés et "sait de quelle glaise nous sommes pétris", se donne du mal pour nous, en appliquant son être qui "est amour" (1 Jn 4,8.16), à nous aider, à nous fortifier, à nous dynamiser. De telle manière que vivre authentiquement, c'est accueillir son dynamisme réalisateur et sauveur, c'est 'se laisser être' par lui, c'est agir en acceptant et en 'consentant'.

Vivre "selon Dieu", telle est la grande découverte de toute expérience religieuse authentique. De l'expérience chrétienne, à plus forte raison, étant donné son caractère personnel et historique. "Personne ne peut venir à moi si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire", dit Jésus, selon Jean (Jn 6,44); et "Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi" (Ga 2,20). Tel est le programme de vie le plus authentique et le plus achevé : s'ouvrir à Dieu, se laisser travailler par la force salvatrice de sa grâce. Ne pas le 'conquérir', mais se laisser conquérir par lui ; ne pas le 'convaincre', mais se laisser convaincre... ne pas le 'commander', mais se laisser commander par lui. La mystérieuse et fascinante suggestion de l'Apocalypse ne va-t-elle pas en ce sens : "Voici que je suis à la porte et que je frappe : si quelqu'un entend ma voix et ouvre, j'entrerai chez lui et nous dînerons ensemble"? (Ap 3,20)

C'est de tout cela qu'on parle lorsqu'on évoque la Providence. Le mot enserme toute cette réalité.

Il faut admettre, cependant, qu'à la suite d'une mauvaise compréhension de ce terme, de longues controverses philosophiques, de conceptions et de pratiques, parmi les croyants, ayant rendu caricatural le Dieu-Providence, un silence pudique s'est installé sur ce thème. "Notre

modernité fait un usage moindre du terme et éprouve quelques préventions déclarées à son endroit”.¹

C'est très grave, parce que "ce qui ne s'exprime pas au jour le jour finit par cesser d'exister pour autrui et pour soi. Le mot a une grande force, il crée une réalité".

C'est peut-être pour cette raison que le cardinal Suhard, archevêque de Paris, commençait ainsi sa lettre pastorale pour le carême de 1948 : "Cette année, nous venons vous parler de Dieu. (...) Mais la raison profonde pour laquelle nous voulons vous parler de Dieu, c'est qu'on ne parle plus de Lui. Dans ce monde qu'il a fait, Il n'a plus sa place. Il est devenu l'Absent. Comment rester insensible et muet devant ce fait et ce scandale ? "

Nous parlons de la Providence pour approfondir quelque chose d'essentiel dans la spiritualité de Jean-Marie et dans toute spiritualité chrétienne. Avec la conviction que, comme elle le fut pour lui, elle est pour chacun d'entre nous source de vie, de plénitude, de valeur et de miséricorde.

Lorsque le Chapitre général de 2000 esquissa en quelques lignes le charisme mennaisien, il mentionnait la confiance en la Providence et il l'explicitait ainsi : "L'abandon à la Providence vécu comme disponibilité et confiance audacieuse qui disposent à la paix et à la joie".

Il vaut la peine, chaque matin, de se recevoir des mains de Dieu, de se sentir, au cours de la journée, dynamisés sous ses mains, et, chaque soir, de se recueillir en son sein. Une vie faite de reconnaissance, de confiance et d'abandon fait surgir, tel un torrent, joie, fête, libération.

¹ Pierre-Jean Labarrière, *Providence*, Dictionnaire de Spiritualité, p. 2464.

1- DIFFICULTE DE PARLER DE LA PROVIDENCE

“Comment parler d’un Dieu-Providence ? Devant le spectacle de notre monde, complexe, chaotique, violent, comment voir la trace d’un Être ‘tout-puissant’, bienveillant envers sa création et particulièrement envers l’homme ? Faut-il un regard ‘extralucide’ ou ingénu pour se risquer à affirmer que Dieu œuvre dans l’histoire?”²

Aujourd’hui, il est particulièrement difficile à la sensibilité humaine d’admettre et de recevoir la Providence de Dieu ou, mieux, d’accueillir avec une foi sereine et une joyeuse confiance un Dieu-Providence. L’ignorance ou le rejet d’une telle croyance peut mobiliser mille raisons, raisons de poids, raisons de forte densité. Cette foi en la Providence ne pourrait-elle pas résulter d’une image infantile de Dieu ? Ne pourrait-elle pas devenir un alibi à la passivité, une caricature honteuse d’un Dieu Père assistant impassible à la douleur et à la mort des enfants ?

Il suffit d’écouter bouleversé les accents vigoureux et douloureux de quelques témoins du ‘silence de Dieu’: l’horreur que produit l’image d’un camion déversant sa cargaison de cadavres au-dessus d’une fosse en flamme :

*Je n’oublierai jamais cette nuit, la première nuit du camp qui fit de ma vie une longue nuit, une nuit scellée de sept sceaux. Je n’oublierai jamais cette fumée. Je n’oublierai jamais les petites figures des enfants dont je vis les corps se transformer en volutes sous l’azur obscur et muet. Je n’oublierai jamais ce silence nocturne qui m’a à jamais privé du droit de vivre. Je n’oublierai jamais ces moments qui ont assassiné mon Dieu, mon âme et mes rêves, qui ont pris l’aspect du désert. Jamais je n’oublierai. Même si j’étais condamné à vivre aussi longtemps que Dieu lui-même. Jamais.*³

Sans atteindre cette dureté, ni ces accents si forts et si bouleversants, Jean-Marie n’a pas non plus toujours éprouvé l’évidence de la Providence. Il a vécu cette question et en a parlé à ses disciples qui allaient vivre dans un monde ne cessant de leur répéter le vieux cri de la Bible : “Où est ton Dieu ?”. Question qui ne trouvait pas de réponse dans

² François EUVÉ s.j., *Comment parler d’un Dieu provident ?* Christus. N° 174.

³ Elie Wiesel *La nuit, dans la Nuit, l’aube, le jour*, Muchnik, Barcelone, 1986, p. 44.

les raisonnements humains, mais trouvait des échos au fond d'un silence d'intimité :

J'en conviens, il est pénible quelquefois de ne savoir positivement à quoi s'en tenir sur un avenir qui nous touche de près, et un abandon entier déconcerte notre sagesse et notre prudence. Cependant c'est dans cet abandon que consiste le mérite : sustine sustentationes Domini. La sagesse humaine dit : mais ce que vous demandez là n'est pas raisonnable ; une sagesse plus haute, la foi, répond : amen, alleluia !⁴

Il n'y a pas de réponses à la seule lumière de la raison, il n'y a pas de solution simplement humaine à la douleur, à la soif humaine toujours insatisfaite de bonheur et de plénitude. Dans la foi seule il y a une lueur d'espérance.

A une époque où l'homme se croit possesseur et maître du monde et de l'histoire, le mot seul de Providence produit un soupçon ou un rejet, comme s'il s'agissait d'un recours à une aide face à des besoins auxquels nous avons l'honneur d'être confrontés.

Il est difficile aujourd'hui d'admettre que tout est grâce, que la volonté souveraine de Dieu est une volonté pleine de miséricorde et de tendresse. Jean-Marie s'exprimait ainsi :

Mais pourquoi ces maux physiques qui nous désolent, pourquoi sommes-nous continuellement exposés aux maladies, à la douleur, à la faim, à la soif, au froid et au chaud ; comment un tendre Père peut-il en agir ainsi vis à vis de ses enfants ?⁵

Quelques lignes auparavant, dans un écrit dirigé contre les thèses de Bayle, un philosophe et écrivain avec lequel rien moins que Leibniz avait tenu une controverse fameuse au sujet du mal, Jean-Marie trouvait la racine profonde du mal dans la création et dans l'histoire. Le mal du monde ne procède pas de Dieu, mais des limites essentielles à tout être créé.

Bayle a fourni aux ennemis de la Providence les armes les plus dangereuses dont ils se soient servis contre elle. Il a employé des sophismes spécieux pour démontrer que l'existence du mal ne

⁴ À la Congrégation de Saint-Pierre, 1829 (?). S VIII 2459-60.

⁵ *De Dieu*. Texte manuscrit cf. *Sermons I*, p. 129

pouvait se concilier avec celle d'un Dieu bon [...]. Je vais seulement prouver que le créateur n'était point obligé de suivre un plan qui aurait exclu toutes les misères et tous les maux. J'observe d'abord que Dieu n'ayant pu rien créer d'égal à lui-même, son ouvrage est nécessairement imparfait et infiniment au-dessous de lui.⁶

Il est surprenant que cette thèse de Jean-Marie, celle d'un Dieu qui ne peut créer l'infinie perfection - donc le caractère inévitable du mal – soit un pôle fondamental sur lequel les penseurs chrétiens actuels se concentrent pour répondre au problème du mal dans le monde et présenter Dieu comme l'Anti-mal infiniment engagé dans la promotion de ses créatures.

Le poète espagnol Miguel Hernández a écrit un poème dépouillé et sobre :

*Il vint avec trois blessures :
celle de l'amour,
celle de la mort,
celle de la vie.*

*Avec trois blessures il vient :
celle de la vie,
celle de l'amour,
celle de la mort.*

*Avec trois blessures je reste :
celle de la vie,
celle de la mort,
celle de l'amour.*

Ainsi contait-il, chantait-il, la vulnérabilité essentielle de l'être humain, sa limitation, sa 'douleur' essentielle, son vide. A côté de ces trois blessures, il y en a une quatrième qui, en un sens, traverse et contient les trois autres : sommes-nous seuls ou existons-nous pour Quelqu'un ? Pouvons-nous faire confiance à ce Quelqu'un ou seulement en avoir peur ? Le fondement dernier des choses, et, par conséquent aussi, son avenir, est-ce l'Amour ou seulement la solitude ? Quelqu'un rachètera-t-il tant d'amour donné et tant de souffrance endurée, ou devons-nous

⁶ *De Dieu*. Texte manuscrit cf. *Sermons I*, p. 129

nous résigner à ne plus formuler cette question sur les cadavres des victimes et des gens qui nous avons aimés et qui s'en sont allés ?

Face à des questions de cette profondeur, Jean-Marie – comme Jésus – ne compte pas sur des recettes. Ce qu'il peut nous proposer, c'est sa manière personnelle de se situer par rapport à elles. De les souffrir, d'abord, et de les traiter ensuite. Pourquoi ne pas nous approcher de lui et de nous placer sous son ombre ? Sa manière personnelle de vivre la question de la providence de Dieu – ce fut pour lui aussi une question-problème – ne s'avèrerait-elle pas être notre manière la plus authentique de nous situer devant toute croix humaine ?

Nota: Comme dans le cahier précédent, apparaîtront des témoignages encadrés de personnes qui ont réfléchi au thème du cahier. Celui ci-dessous vient d'un jeune qui l'a exprimé oralement. D'où sa transcription au style et à la syntaxe assez libres.

Nous sommes quelques-uns à assumer le fait qu'il n'y a pas de dieu, mais c'est très compliqué de l'assumer.

Souvent nous cherchons Dieu dans les personnes, n'est-ce pas ? Ou dans une personne qui s'en réclame. Or les personnes font toujours défaut. La foi est quelque chose que tu dois vivre à l'intérieur et moi, ce que j'ai vécu...

La seule révélation que j'ai eue, l'unique vérité que j'ai expérimentée, c'est qu'il n'y a pas de vérité. La réponse que j'ai, c'est qu'il n'y a pas de réponse... C'est dur, c'est dur, pour quelqu'un qui se pose bien des questions et je me pose bien des questions. C'est dur et tu souffres, parce qu'il y a un vide et un vide qui ne se remplit pas et...

La facilité, c'est de croire en un *Dieu*, la facilité c'est de dire qu'il y a un Dieu *qui prend soin de toi, qui te protège, pour qui tu es important*. Mais ce qui est certain, c'est que je ne le sais pas.

Pour moi ... dans ma destinée il était écrit que Dieu serait et que Dieu était.

Moi, lui échapper, jamais. Au contraire, j'étais croyant, et un jour je me suis arrêté, j'ai cessé de lui parler et j'ai attendu qu'il me dise quelque chose... et il n'y a eu aucune réponse.

À côté de ce témoignage de scepticisme, en voici un autre de confiance absolue, simple, en symbiose avec le soin amoureux de Dieu.

Faisons-nous ce que nous avons choisi ? Peut-être en partie, oui, mais seulement en partie. Et encore, ce que nous choisissons, nous le choisissons dans un complexe de facteurs qui nous amènent à le choisir. On l'appellera hasard, on l'appellera fatalité, on l'appellera Providence. Je veux l'appeler Providence de Dieu, mais la Providence de Dieu ne signifie pas que tout se déroule selon le 'dessein intelligent' de Dieu, mais qu'il accompagne notre histoire d'un regard tendre et que, de manière imprévisible, nous tissons ensemble sa trame à chaque instant avec ce que nous avons en main : le désir, la demande, le besoin, le hasard...

Et nous faisons ce que nous pouvons et c'est ainsi que Dieu fait en nous et, même si nous ne gagnons rien, il ne nous abandonne jamais et ne se sépare de nous. En tout cas, il est plus important de choisir ce que nous devons faire que ce que nous choisissons. Et la liberté consiste davantage dans le premier choix que dans le second.

.....

Mon petit monde ne se décide pas à se réveiller du tout en cette fraîche matinée de mai. Une brume ténue nimbe les arbres et les rochers. Il s'exhale un fond d'arômes de végétation humide qui me ramène à l'enfance. Un parfum d'épine blanche flotte dans l'air. Un pinson siffle bruyamment en haut d'une branche et chante (quel chant !), invisible et sonore, le merle converse tranquillement, le rouge-gorge s'éclaircit inlassablement la voix sur le faîte du toit, les hirondelles font des trilles et jouent sans cesse avec l'air comme si elles en étaient faites. Les arbres immobiles, de tous les verts, gardent le silence et respirent, ils nous font respirer. Tout vit et désire que la vie soit bénédiction. Tous les êtres louent Dieu, le réclament et le font grandir. Et Dieu les habite et les accompagne tous, petits et grands.

Moi aussi : Dieu est, dit et désire, pour moi, tout bien, seulement le bien. Et il ne peut rien faire d'autre, parce que c'est la seule chose qui le rend heureux : rendre heureux.

Je le crois de tout mon corps et de toute mon âme : Dieu me bénit chaque jour comme je suis. Providence de mon Dieu !

2- MAIS IL FAUT SE LAISSER INTERPELLER PAR ELLE

L'incroyance actuelle ne prend pas habituellement la forme de dénégations engagées et militantes, mais celle d'une indifférence paisible et insouciante des questions religieuses. Elle est bienveillante et polie face à la religion. Dieu n'est pas une valeur, quelque chose qui compterait. Nous sommes devant des hommes et des femmes qui vivent "parfaitement installés dans la finitude", si bien qu'ils ne ressentent pas le moindre besoin de parler de Dieu.

Ce qui est vraiment curieux, cependant, c'est que la majorité des croyants ne parle pas non plus de Dieu et reste muette face à cette Providence. Ils sont affectés d'un «virus» que Biser a appelé «hérésie émotionnelle» et souffrent d'«une sorte d'aphasie qui a pratiquement fait disparaître complètement l'élément religieux du vocabulaire courant».

L' «hérésie émotionnelle» est ce sentiment répandu et diffus, peut-être inavoué, mais réel, que Dieu et la foi n'ont aucun pouvoir sur ce monde ; qu'ils n'en ont pas non plus sur nos Congrégations religieuses ; ni non plus... en moi. Telle est la forme la plus dangereuse et la plus réelle, bien qu'implicite, d'athéisme de notre part.

Cette attitude n'est pas nouvelle. En parcourant la Bible, nous pouvons la repérer dans les cœurs et l'histoire du peuple. Ainsi le Second Isaïe met dans la bouche du Serviteur et de Sion ces propos sceptiques :

*"C'est en vain que je me suis fatigué,
C'est pour du vide, pour du vent que j'ai épuisé mon énergie ;
En fait, mon droit m'attendait auprès du Seigneur
Mon droit m'attend-il auprès du Seigneur ?
Et ma récompense auprès de mon Dieu ?" (Is 49,4).*

*"Sion disait : Le Seigneur m'a abandonnée,
Mon Seigneur m'a oubliée !" (Is 49,14).*

Jérémie et Job se plaignent de son éloignement :

"Pourquoi te comporter comme un étranger au pays comme un voyageur qui fait un crochet pour y passer la nuit ?" (Jr 14,8).

*"Il passe près de moi et je ne le vois pas ;
Il s'en va, je n'y comprends rien.*

*Si même je suis juste, à quoi bon répliquer ?
C'est mon accusateur qu'il me faut implorer.
Même si j'appelle, et qu'il me réponde,
Je ne croirais pas qu'il ait écouté ma voix. " (Job 9,11.15-16).*

Il y a un doute pressant derrière ces mots : Le Seigneur est-il une présence efficace et active, une attention sur les causes et les travaux des hommes, ou bien n'est-il qu'un mur épais de silence et d'inactivité, une absence passive et désintéressée qui « a une bouche et parle pas, des yeux et ne voit pas, des oreilles et n'entend pas » (cf. Ps 135,15)?

Au fond, nous n'oserions jamais affirmer ouvertement qu'il n'intervient pas dans notre vie ni qu'il paraît intervenir peu dans notre histoire ou dans celle des autres. Mais, en réalité, nous tablons sur le fait que c'est nous qui parlons, agissons, prenons des initiatives, décidons...

Evidemment, ensuite, nous allons raconter cela à Dieu, c'est bien le moins, et nous le remercions ou lui demandons pardon. Mais comme à quelqu'un qui est serein et tranquille dans son temple, attendant que nous venions lui notifier courtoisement comment vont nos entreprises ou notre progrès spirituel, comment nous nous dépensons pour son règne et quels projets nouveaux nous avons sous le coude. Tout cela à sa plus grande gloire, bien sûr.

Il est bien confortable ce Dieu qui attend notre visite comme une petite vieille paralysée au 5e étage de l'immeuble sans ascenseur, et, par conséquent, sans rapport avec le train-train ordinaire de nos activités.

Avec ironie, Jean-Marie constatait cette situation, comme une tentation permanente au cœur de l'homme :

Il n'y a point de Providence ! Et pourquoi donc ? - C'est qu'hier soir au coin de mon feu, j'ai tout arrangé, tout disposé avec tant de justice et tant de sagesse, que j'étais sûr que l'Europe serait en paix pendant un siècle -. Et la gazette de ce matin m'a appris que l'Europe était en guerre -. Après cela, croyez en Dieu !'

Ce qui arrive, c'est que celui-ci est un dieu étranger pour la révélation biblique, qui nous met en présence d'un Dieu vivant, toujours tourné vers nous, nous précédant toujours, et nous provoquant, venant toujours à notre rencontre et espérant une réponse.

⁷ *Mémorial 32*

Ce qui nous revient, ce n'est pas tant de le chercher que d'éviter de nous cacher alors qu'il nous cherche ; ce n'est pas tant de lui parler que de l'écouter ; ce n'est pas tant de faire des choses pour lui que de le laisser en faire en nous. Il ne s'agit pas avant tout d'entreprendre mais de seconder son élan, de consentir à son action.

A une Jérusalem distraite et très occupée, Isaïe faisait les reproches suivants :

*"Qu'as-tu donc à monter tout entière sur les toits
Ville tumultueuse et pleine de tapage, cité en liesse ?*

...

*Vous avez regardé vers l'arsenal,
et vous avez vu que les brèches de la ville de David étaient nombreuses.
Vous avez démolé les maisons pour rendre inaccessibles les murailles...
Mais vous n'avez pas regardé vers celui qui agit en tout cela,
vous n'avez pas vu celui qui est à l'œuvre depuis longtemps ... "*
(Is 22, 1 -11).

Nous sommes disposés à nous fatiguer et à nous exténuer pour la cause de Dieu. Mais à nous occuper trop du Royaume de Dieu, nous pouvons oublier le Dieu du Royaume. Le plus grave, au milieu des vicissitudes du chemin, est que nous ne sachions pas qui nous a appelés et à quoi il nous a appelés, que nous perdions la mémoire d'une voix et que nous oubliions le sens d'une proposition, que nous nous enfermions dans la cause de Jésus jusqu'à en être dégoûtés et que nous oubliions le Jésus de la cause, au point de ne pas le reconnaître.

Différent est le travail intense jusqu'à être exténué, mais en sachant l'horizon qui nous guide et les mains qui nous soutiennent. Jean-Marie confesse à son ami Querret les travaux, les fatigues, mais avec une conscience claire de la source d'où jaillissent ses énergies. Il s'agissait de la publication de l'œuvre La Tradition de l'Église, au sujet de l'institution des évêques.

Plusieurs fois, épuisé de fatigue, j'ai été sur le point de m'arrêter en route et de m'endormir, comme ces voyageurs qu'un froid mortel saisit au milieu des neiges; mais, enfin, la main de Dieu m'a relevé, poussé, soutenu, et les deux frères, s'appuyant l'un sur l'autre, sont arrivés, tant bien que mal, au but qu'ils se proposaient d'atteindre.⁸

⁸ À Bruté de Rémur, 18 juin 1815

Mais nous préférons mille fois nous dépenser jusqu'au 'stress' que d'essayer d'acquérir une humeur plus réceptive, plus dépendante, plus complice, qui aide, au lieu d'une humeur de Directeur général des Affaires du Royaume, perpétuellement accablé par sa responsabilité.

Vous êtes ainsi, je vous connais.

*Vous feriez tout pour moi,
excepté ce peu d'abandonnement
qui est tout pour moi.*

*Soyez donc comme un homme qui est dans un bateau sur la rivière
et qui ne rame pas tout le temps
et qui quelquefois se laisse aller au fil de l'eau.⁹*

⁹ Charles Péguy, "Le mystère des Saints Innocents".

3- CONFESSER AUJOURD'HUI LE DIEU PROVIDENCE

En réaction à une spiritualité qui chargeait la personne et l'histoire humaine d'interventionnisme arbitraire de Dieu, qui voyait le miracle partout, qui privait l'être humain de liberté authentique, on en est venu à taire pudiquement le thème de la Providence. La vie chrétienne se trouve ainsi amputée d'un de ses fondements, conséquence nécessaire de la vérité première de notre foi : Dieu le Père de qui nous nous recevons à chaque instant.

Jean-Marie, avec une grande lucidité et une vigueur profonde dans son expression, exprimera l'inconsistance d'une acceptation passive de la réalité :

Adorons avec une soumission pleine d'amour les impénétrables desseins de la Providence, et jetons toutes nos sollicitations dans son sein. Quand il tonnait, M. de Saint-Martin, dit-on, laissait tonner : assurément c'était un brave homme ; mais je ne suis point de ceux qui admirent cette rare intrépidité, et je n'aime que le fiat de résignation du chrétien. Que je plains ceux qui croient voir et sentir la main de fer de l'inexorable destin qui les pousse dans les routes de la vie, et qui font consister toute la sagesse à suivre le conseil du sauvage à son enfant : "Souffre et tais-toi!" Ce serait aussi le meilleur conseil qu'on pourrait donner aux damnés, et si je puis m'exprimer ainsi, ce conseil est celui de l'enfer et de son bonheur.¹⁰

1- Dieu, poète de la vie

Pour parler de la Providence, très éclairant est le symbolisme d'une excellente métaphore d'Alfred North Whitehead, lorsqu'il définit Dieu comme "le poète du monde qui, avec une amoureuse patience, le guide au moyen de sa vérité, de sa beauté, de sa bonté"¹¹. Sans accepter la vision de tout le système complexe dans lequel Whitehead l'insère, la métaphore se révèle très efficace.

L'effort de création du poète, c'est lui-même tout entier orienté à atteindre la beauté maxima et à générer le sens le plus profond et le plus

¹⁰ À un ami de Saint-Sulpice, 1813 ?

¹¹ *Processus et Réalité*, Buenos Aires, 1956, Cf. Aussi l'exposition, moins précise, mais avec des observations riches, qu'il fait dans *Le devenir de la religion*, Buenos Aires, 1961.

exact pour le poème. Il doit cependant compter avec les limites inévitables et avec les résistances du matériel d'expression : rareté des mots, insuffisance des concepts, subtile ambiguïté des symboles et des métaphores ... Bien que de très loin, ce fait symbolise bien la "lutte amoureuse" de Dieu, engagé pour le bien des créatures, afin de tirer le meilleur de chacune d'elles et de porter l'ensemble à sa réalisation maxima. Engagement infini en soi : il fait tout ce qui dépend de lui pour améliorer le monde ; mais engagement qui, dans sa réalisation historique, ne peut se produire qu'à travers les limites, les inerties, les résistances de la finitude constitutive du monde. Les matériaux qui composent le monde rendent impossible le poème parfait dont Dieu rêve depuis l'éternité, mais dont la présence opérante "est au-dedans de nous" (cf. Lc 17,21) comme royaume de la fidélité, de la promesse et de l'espérance.

Le dessein d'amour de Dieu - la Providence -, amour total et fidèle, n'est pas seulement objet de savoir, mais d'expérience vivante. Il ne se comprend pas mais se savoure. Ignace de Loyola, au seuil de ses Exercices Spirituels le disait : "Un grand savoir ne comble pas l'âme ni ne la satisfait, mais bien le fait de **goûter** les choses de l'intérieur".¹²

Le premier pas à faire est de nous ouvrir au pouvoir de la grâce pour transformer notre mode de relation au temps. Parce que c'est là, dans notre temporalité précaire, que nous sommes visités par elle et que nous pouvons la découvrir :

– ***Le passé comme sagesse,***

comme accumulation d'expériences qui n'a pas grand-chose à voir avec les savoirs concrets, mais qui tient de la relecture éclairée par l'Esprit. Face à une tendance à ressentir le vécu comme un poids qui nous leste, comme un cumul d'occasions perdues, comme un chapelet de nostalgies irrécupérables, ou comme une pièce obscure dont nous préférons tenir la porte bien fermée, la mémoire mise au service de la reconnaissance nous révèle un temps qui a été traversé par la bienveillance de Quelqu'un qui nous a accompagnés de manière permanente. La mémoire devient ainsi cette faculté de voir ce qui est caché, même au plus profond de la terre, capable de faire jaillir la joie de nos terrains les plus rocailleux.

¹² Ignacio de Loyola, *Exercices Spirituels 2*.

Et les croyants de tous les temps nous apprennent à lire posément le passé pour découvrir que c'est une lumineuse histoire de salut. Et cela, au-delà de l'opacité de l'histoire au moment où elle est vécue. L'invitation à faire mémoire que l'on trouve dans le cantique du Deutéronome est suggestive. C'est une invitation à se rappeler l'amour du premier appel et la fatigue de la marche dans le désert comme une histoire habitée par la présence du Seigneur qui chemine avec nous.

***Souviens-toi des jours d'autrefois,
considère les âges passés,
demande à ton père et il te racontera,
à tes anciens et ils te le diront :***

*Il l'a trouvé dans une terre déserte,
dans une solitude peuplée de hurlements :
il l'a entouré, prenant soin de lui,
il l'a gardé comme la prunelle de son œil.
Tel un aigle qui surveille sa nichée,
il plane au-dessus de ses petits,
il déploie ses ailes, il le prend,
il le porte sur son pennage.*

Apparaît ici l'image de l'aigle comme un gardien sûr et fort. Ses ailes sont une image qu'utilisera Jean-Marie. Il évoquait par là le souvenir de Quelqu'un de puissant et de proche à la fois, grand et protecteur de sa nichée comme l'aigle. Il utilisera cette expression dans sa correspondance avec ses amis : "Le bon Dieu vous couvre de ses ailes"¹³ "La grande et la petite communauté prospèrent sous les ailes de la Providence"¹⁴

Telle est la tâche proposée depuis le début au peuple croyant : lire le passé et voir la main de Dieu.

Je me suis trouvé pend(an)t plusieurs semaines dans un abattem(en)t d'esprit tel que mon âme n'avait pas la force de soulever une seule pensée. La vie est bien dure dans ces moments et ces moments tiennent beaucoup de place dans la vie. Heureusement tout passe, tout finit, et la Providence après une courte épreuve, endort, comme une mère tendre, toutes nos douleurs dans son sein.¹⁵

¹³ À Querret, St-Brieuc, le 8 juillet 1814.

¹⁴ Teysseyre à Jean (et Féli), le 16 janvier 1815.

¹⁵ Projet autographe, *Correspondance générale*, T I, page 118.

Le principe de Jean-Marie est de relire le passé ancien ou plus proche comme un signe de l'amour bienveillant, même dans les détails les plus insignifiants de l'histoire. C'est le cas de la séparation d'avec son ami de jeunesse le plus intime, Bruté de Rémur, qui était envoyé comme missionnaire aux États-Unis.

Nous ne vous dirons pas qu'il ne nous en a point coûté de nous séparer de vous, mais chaque jour nous remercions la Providence d'avoir hâté une séparation qui devenait de façon ou d'autre, inévitable.¹⁶

Cette relecture, à la fois réaliste et compréhensive, peut tisser en nous ce que nous pourrions appeler "la sagesse de la vie", qui prend la couleur des deux fils principaux de sa trame : la reconnaissance et la miséricorde.

J'ai commencé la mienne dans ma chambre, à St. Brieuc, avec deux jeunes bas-bretons, qui parlaient à peine français, et qui ne savaient pas plus que moi ce que nous allions faire : nous savions seulement que nous voulions, Dieu aidant, établir des écoles chrétiennes dans nos campagnes, où nous craignons qu'on en établît, malgré nous, de mauvaises : petit à petit, le grain de sénévé est devenu un grand arbre, sous lequel viennent aujourd'hui se réfugier une multitude d'enfants – A Domino factum est istud ! C'est le Seigneur qui a tout fait !¹⁷

Le passé est vu avec des yeux remplis de surprise reconnaissante. Pour cela il faut éduquer jour après jour le regard, essayant de découvrir le parfum d'une Présence qui se trouve, souvent de manière discrète et silencieuse, dans les recoins de la vie. Comment Jean-Marie éduqua-t-il ces yeux, dans le passé le plus lointain, dans les années de son enfance et de sa jeunesse ? Dans la première lettre que nous conservons de lui se trouve cette relecture reconnaissante de l'histoire, de sa propre aventure personnelle.

C'est pour moi une grande satisfaction que d'y avoir été consacré par vos mains, comme je le désirais tant. J'en remercie la divine Providence en l'adorant, en la bénissant du bonheur dont je jouis.¹⁸

La vie de tous ceux qui tissent leur histoire avec nous doit être également éclairée par cette vision. Ouvrir les yeux du cœur à la

¹⁶ À M. Bruté de Rémur, le 25 février 1811.

¹⁷ Au prêtre Boucarut, à Nîmes, le 12 janvier 1844.

¹⁸ A Mgr de Pressigny, 1801.

découverte d'une histoire façonnée, conduite et bénie par Dieu. Toute la direction spirituelle que Jean-Marie maintenait avec ses Frères se faisait dans cet esprit, découvrir une main soutenant, à l'intérieur de notre liberté, une histoire de grâce et de salut.¹⁹

Je vois combien votre position est délicate, et combien elle exige de vigilance et de précautions : mais, je vois, en même temps, la main de Dieu étendue pour vous soutenir et vous défendre

Lorsque nous adoptons cette pratique de voir le passé avec "les yeux du cœur", illuminés par l'Esprit, nous reprenons l'expérience qu'Israël a répétée plus d'une fois et qui se continue aujourd'hui en nous : la proposition encourageante de Dieu de construire une créature nouvelle avec les matériaux de démolition de notre passé. La première tâche d'une foi active est de croire que nous sommes susceptibles de recomposition et de recyclage ; refuser à Dieu la possibilité de réaliser cela en nous-mêmes et en autrui est une forme subtile d'athéisme militant.

*Il n'a besoin de personne ; il se sert de qui il lui plaît pour exécuter les desseins de sa Providence, et toujours de ce qu'il y a de plus faible pour opérer ce qu'il y a de plus grand.*²⁰

Et c'est ainsi que nous devrions apprendre aussi à relire l'histoire de notre famille, de notre propre Congrégation, en revenant sur les avenues de ses multiples actes héroïques et aussi, sans crainte, sur les allées obscures de ses faiblesses et de ses erreurs, pas tant avec un regard sévère de pharisien intact, mais avec le regard du publicain qui fraternise, excuse, et ne se sent pas "meilleur que ses pères". En effet, découvrir le passé comme un appel lumineux à l'intérieur d'un vase d'argile, suscite en nous la miséricorde, la fraternité. Cette mémoire nous prépare à vivre le présent et peut sauver notre avenir.

Quand je pense à ce petit grain de sénevé que je jetais en terre il y a quarante ans, sans trop savoir ce qu'il deviendrait, mais à la garde de la divine Providence, il m'est bien doux, après tant d'années de labeur et d'épreuves, de voir aujourd'hui votre œuvre se développer de plus en plus en Bretagne, s'implanter dans le midi de la France et s'étendre jusqu'au-delà des mers. A cette vue, je ne puis que me confondre moi-

¹⁹ Au F. Ambroise Le Haiget, Ploërmel, le 2 octobre 1838.

²⁰ À Bruté de Rémur, 1809 Projet autographe. *Correspondance générale*, T I, p. 89.

même, et m'écrier avec l'Écriture: *Oui, le doigt de Dieu est là.*²¹

– **Le présent comme opportunité**

C'est là que tout se joue pour nous, pas mentalement, ni dans les intentions, ni même dans les désirs, mais surtout dans le regard, dans l'écoute, dans le cœur, dans les pieds, dans les mains : "Quand t'avons-nous vu... ? Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères..." (Mt 25,39-40). C'est au contact de la réalité que nous vérifions l'authenticité de nos désirs, de nos projets, de nos décisions, et c'est pourquoi il nous faut naître de nouveau et évangéliser nos sens.

Un contact qui est d'ici et maintenant. C'est pourquoi l'évangéliste Luc utilise un procédé littéraire très original. La rencontre avec Dieu n'appartient pas au passé. Intentionnellement, il répète obstinément le 'aujourd'hui', maintenant même, à chacune de nos rencontres avec lui.

"Aujourd'hui vous est né un Sauveur dans la ville de David". Jésus peut naître aujourd'hui pour nous. Aujourd'hui, il peut entrer dans notre vie, et la changer pour toujours. Avec lui nous pouvons naître à une existence nouvelle.

Dans un village de Galilée, Jésus s'émeut d'un paralytique. Il s'émeut en le voyant bloqué par son péché et il le guérit en lui offrant le pardon : "Tes péchés sont pardonnés". Les gens réagissent : "Aujourd'hui nous avons vu des choses admirables". Nous aussi nous pouvons aujourd'hui faire l'expérience du pardon, de la paix de Dieu et de la joie intérieure si nous nous laissons guérir par Jésus.

Dans la maison de Zachée, Jésus lui dit : "Aujourd'hui est arrivé le salut pour cette maison". Si nous laissons entrer Jésus dans notre vie, aujourd'hui même nous pouvons commencer une vie plus digne, plus fraternelle, plus solidaire.

Sur la croix, à l'agonie, face à l'un des deux malfaiteurs, qui se confie à lui, Jésus dit : "Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis". A la fin, nous entendrons de Jésus ces mots tant espérés : repose-toi, aie confiance en moi, aujourd'hui tu seras avec moi pour toujours.

Si notre conscience se libère de l'hier comme d'un fardeau pesant d'amertume et de nostalgie et de l'anxiété pour le lendemain, cela rend possible une attention relâchée qui accueille l'aujourd'hui.

²¹ Circulaire du 19 mars 1857 concernant la visite des établissements.

Simone Weil disait : "Pourquoi me tracasser ? Ce n'est pas mon affaire de penser à moi. Mon affaire est de penser à Dieu. C'est à Dieu à penser à moi". Cette absolue confiance en Dieu est le vrai nom ce que nous appelons 'foi' : avoir confiance, à chaque instant, au jour le jour.

Enfin, allons au jour le jour: trop de prévoyance ne serait pas de la sagesse; agissons avec la confiance qu'inspire l'esprit de foi, in spe contra spem; c'est la devise des enfants de la promesse.²²

Et c'est précisément cette attitude de simple disponibilité qui caractérise, dans la Bible, les grands croyants : alors qu'Adam se cachait par crainte d'un passé obscur et que les gens de Babel grimpaient, fébriles, à la Tour, avides de se faire un nom pour la postérité (Gn 11,4), Abraham répondait : "Me voici... », se laissant couler avec confiance devant un Dieu aux chemins inédits.

Il y a une belle lettre, pleine de maturité, de Jean-Marie à son frère Féli, après son fragile rétablissement de son apoplexie, après trois mois de réclusion à Ploërmel. Une lettre totalement ouverte à l'aujourd'hui de Dieu, dans la simplicité des œuvres discrètes.

Tu es sans doute très occupé de la grande politique : pour moi, je m'en inquiète fort peu ; quoiqu'elle me semble parfois assez inquiétante ; mais je n'y puis rien, et j'aime mieux aller au jour le jour, en toute confiance dans la divine Providence, à laquelle je m'abandonne doucement. Je suis tout entier à mes œuvres, que Dieu daigne bénir de plus en plus.²³

Vivre le moment présent est une invitation à être dans l'ici et maintenant de chaque relation, de chaque tâche et de chaque événement, avec une totale présence, parce c'est là que l'on accueille la Providence de Dieu.

Dans l'attention aux événements, à l'histoire parfois conflictuelle qui nous enveloppe.

Pour moi, je ne renonce pas à l'étude de l'histoire de ces temps prodigieux auxquels la divine Providence nous a destinés, à l'étude de cette révolution qui a si douloureusement agité notre berceau, et qui, je crois, doit nous survivre: qu'y a-t-il donc de plus utile et de plus sérieux?²⁴

²² À Mgr Angebault, Ploërmel, le 7 mars 1848.

²³ Le 18 février 1849.

²⁴ À Querret, le 25 octobre 1815.

Dans la proximité compréhensive du temps où Dieu nous a fait vivre.

*Généralement on ne tient pas assez compte, dans toutes les œuvres de ce genre, des changements qui se sont opérés depuis vingt-cinq ans dans les idées, dans les habitudes et dans les mœurs des hommes.*²⁵

Dans les personnes, quelles que soient leur position ou leurs croyances, comme dans le cas du gouvernement qui le sollicita pour ouvrir l'œuvre mennaisienne de l'outre-mer, ce qui impliquait une authentique 'refondation'.

Et la Providence permet que ce soit le gouvernement lui-même, qui par des vues toutes terrestres, nous pousse dans une voie d'apostolat : n'est-ce pas admirable ? Quelle belle mission à remplir !

Seulement ainsi, en découvrant à chaque instant l'aujourd'hui de Dieu, nous pouvons vivre ce mélange d'intensité, de naturel et de fraîcheur, qui est le véritable talent des fils.

*Pour moi, j'aime plus que jamais à m'abandonner entièrement à Dieu et à sa douce Providence; je veux qu'elle me conduise par la main et pas à pas. Je ne lui dirai donc point: Ma mère, il y a trop loin d'ici là et le chemin est trop rude; vous vous lasserez peut-être et moi aussi avant d'arriver au but! Mon fils, me répondrait-elle, ayez donc plus de patience et plus de courage; j'atteins d'une extrémité à l'autre avec force, parce que je dispose tout avec suavité.*²⁶

Cette attention relâchée qui accueille l'aujourd'hui, libre de la répétition et du sursaut est rendue possible. Chaque jour nous pouvons nous rappeler des paroles du Seigneur à Josué alors qu'il allait entrer en Canaan: "Sois vaillant et fort, n'aie pas peur et ne crains pas, car le Seigneur ton Dieu sera avec toi là où tu iras" (Jos 1,6.9). Aussi pourrions-nous dire avec Jean-Marie :

*Allons en avant, les yeux fermés.*²⁷

²⁵ À M. Bruté de Rémur, (St-Brieuc, le) 26 juin 1815.

²⁶ À Chevalier, le 16 mai 1837. Ar. 44

²⁷ À M. Bruté de Rémur, à la Chesnaie, le 30 septembre 1815.

D+S

ENVELOPEE DANS SON MYSTERE ET HABITEE PAR LUI

Pour moi Dieu est l'Amour miséricordieux qui renferme tout ce que je suis. J'ai découvert cela il y a presque 15 ans :

J'étais enceinte de ma première petite fille. En moi habitait la Vie, en moi commençait à poindre la présence du Mystère. Cette petite lumière blanche, vibrant à une vitesse vertigineuse que j'avais vue lors de ma première échographie, était protégée par le liquide amniotique, alimentée et oxygénée par le cordon ombilical et poussait jour après jour en moi, comme en un être absolument original. Dès le premier moment je sentis que nous étions deux en Une. Jamais auparavant je n'avais eu cette sensation de profonde unité avec un autre être... et en moi naquit, germa, une nouvelle manière de sentir Dieu...

Il m'avait gratifié 30 ans auparavant de la même expérience, lorsqu'il me formait dans le sein de ma mère, tandis qu'il gravait mon nom sur la paume de sa Main... Tellement simple et tellement profond.

À tous nous est donné, comme *cadeau d'entrée en ce monde*, d'expérimenter la profonde union avec un autre être... *Toi en moi et moi en toi*... Il suffit de revenir à ce paradis terrestre que fut l'utérus de notre mère pour expérimenter à nouveau qu'à tout moment nous sommes soutenus, alimentés, par la Mère, et que notre respiration n'est rien d'autre que le cordon ombilical qui nous relie à Elle...

J'inspire et j'écoute mon cœur qui dans son battement murmure : *Toi en moi*...

J'expire et je sens que mon âme palpite en murmurant : *Moi en toi*...

Et ainsi, à chaque respiration, l'Esprit m'enveloppe et m'habite :

Moi en toi...

Toi en moi

Dieu Seul dans le temps...

Dieu Seul dans l'Eternité...

– **L’avenir comme “vigilance tranquille”**

L’expression vient d’une recommandation particulière faite par Isaïe au roi Achaz, terrorisé devant le siège de Jérusalem (Is 7). Elle contient, dans une étrange proximité, deux attitudes qui paraissent contradictoires et qui ne révèlent leur potentiel de foi et d’espérance que lorsque l’on s’efforce de les vivre en même temps.

Face à la tentation de nous désintéresser de la construction de l’avenir, sous mille prétextes de petitesse et d’incapacité, la Parole nous guide en direction d’une vigilance maintenant en tension, espérance et attention éveillée d’une part, et élan pour rechercher des moyens, investir des énergies, projeter et mettre en œuvre des actions créatives d’autre part.

Et face à notre anxiété, notre préoccupation et notre dispersion devant l’inconnu, elle nous appelle à l’audace sereine de nous confier à ce que, en fin de compte, notre vie et celle de tous ceux que nous aimons, repose au creux des mains de Quelqu’un de plus grand.

Dans une synthèse identique et ramassée, Jean-Marie écrit :

*Nous serions indignes de la seconder, **si nous ne mettions pas notre volonté toute entière dans la sienne**, sans conserver rien de la nôtre. Nous devons, cependant, **faire ce qui dépend de nous.***²⁸

Voir l’avenir avec "une vigilance tranquille" est pour nous difficile dans une culture où la prévision, les calculs à long terme, les programmations, les objectifs à atteindre, doivent figurer dans notre agenda et dans notre style de vie. Rien ne peut être laissé à l’improvisation. Penser que notre avenir et celui du monde se tient entre des mains amoureuses passe pour une stupidité.

*Se plaire dans la nuit de la pure foi: ne pas chercher à tout prévoir et à tout prévenir. (...) Faire ce qu'on peut et ce qu'on doit; se féliciter de ne trouver aucun appui humain et puis s'endormir doucement sur le sein de notre Seigneur Jésus.*²⁹

Et cependant, croire en vérité, c’est fondamentalement avoir confiance et espérer. ‘Foi’ signifie cela : confiance. C’est cela la foi, pour saint Paul : la confiance en Dieu comme mystère de pure grâce. C’est

²⁸ Au F. Polycarpe Ollivier, Ploërmel, le 18 novembre 1837.

²⁹ *Mémorial* 19.

cette confiance qui nous rend libres, heureux, bons, compatissants comme Jésus. Etre croyant ne se réduit pas à avoir la foi. La nouvelle existence que cela comporte inclut aussi, comme une nouvelle dimension de la vie qu'elle engendre, vivre avec espérance. Saint Paul caractérise les non-croyants, les païens, en opposition aux chrétiens, comme "ceux qui n'ont pas d'espérance" (1 Thess 4,13).³⁰

On ne croit en quelqu'un qu'en se confiant à lui, en mettant en lui son espérance. La foi permet à l'homme de trouver le fondement de sa propre vie en accueillant la Présence d'où il surgit. L'espérance offre la sécurité d'un but pour l'aspiration que constitue sa vie.

"Croire en Dieu Père, Créateur... et Seigneur de la nature, de l'histoire, et de chaque vie personnelle, est, en son centre même, vivre dans l'espérance et de l'espérance. L'espérance, qui est la certitude difficile, profondément heureuse que le meilleur aura et a déjà, même si c'est secrètement, le dernier mot."³¹

*Point de regrets, point de prévoyance inquiète ; se reposer doucement dans le sein de la Providence : c'est le secret du bonheur.*³²

La confiance en Dieu-Providence n'est pas simplement la conviction que quelque chose va bien, mais la certitude, parfois obscure, que tout – même ce qui va mal – a un sens. Notre vie, et avec elle notre espérance, est fondée sur l'assurance que le dessein de Dieu est un dessein d'amour.

*Après tout, qu'importe ce qui arrivera ? les hommes ne sont que d'aveugles instruments des desseins de Dieu, desseins toujours pleins de miséricorde et de bonté sur ses élus : omnia propter electos : méditez ce mot de st. Paul, et tâchez qu'il puisse vous être appliqué. Ceux qui habitent le ciel et lisent dans l'éternelle volonté de Dieu, doivent avoir grand pitié de nous, qui ne lisons que dans des journaux souvent mensongers, et n'en prétendons pas moins prévoir les évènements, et juger la Providence.*³³

(Les "aveugles instruments" ne font pas référence à un manque de liberté ou à une prédétermination, mais à un manque de perspective de

³⁰ Cf. Juan Martín Velasco , *Les Yeux fixés sur Jésus*, PPC p. 68 et sv.

³¹ M. García-Baró, "L'espérance" dans *La Douleur, la Vérité et le Bien*. Salamanca, *Sígueme*, 2006, pp. 187-209.

³² À Querret, à la Chesnaie, le 26 j(anvi)er 1825.

³³ À Querret, le 30 janvier 1816.

l'être humain, dû à sa finitude, pour découvrir le développement total du mystère du salut.)

Cette réalité nous est déjà révélée dans l'Ancien Testament. Par exemple, Joseph explique à ses frères qu'en le vendant, ils se sont faits les artisans involontaires du dessein de Dieu : "Ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, mais Dieu... Certainement, vous vous êtes mal comportés envers moi, mais Dieu l'a tourné au bien, pour faire ce que nous voyons maintenant, pour garder en vie un grand peuple" (Gn 45,8; 50,20).

Pourtant il n'y a pas de place pour les visions négatives, le pessimisme, et les voies sans issue.

*Et vous donc aussi, vous broyez du noir! À quoi cela sert-il? Si nous jugeons de l'avenir avec nos craintes, il est certain que nos maux ne sont pas finis, et qu'une nouvelle catastrophe nous menace encore; mais ne vaut-il pas mieux fermer nos yeux et dormir d'un doux sommeil de foi, d'amour, de confiance dans la Providence, que de nous tourmenter par des conjectures sinistres?*³⁴

S'il y a un élément qui nous surprend et nous émerveille, c'est de voir comment Jean-Marie vit dans une tranquille confiance en la Providence, sachant qu'apparaîtront des signes, des relations, des liens pour baliser sa vie. Il lui reviendra d'ouvrir "les yeux et les oreilles du cœur", de déployer les voiles de sa confiance pour se laisser porter par le souffle de Dieu.

▪ Il n'a jamais pensé être le Fondateur des Filles de la Providence, ni être le Supérieur des Frères, ni le Fondateur de la Congrégation de Saint-Méen, pas plus que de fonder une Congrégation missionnaire... Ce furent des personnes, des événements, qui allaient tracer sa feuille de route. À lui d'avoir confiance et de savoir qu'il était en bonnes mains.

▪ La nomination d'un titulaire du siège épiscopal de Saint-Brieuc va mettre fin aux fonctions du vicaire capitulaire. Que va-t-il devenir ? Quel parti lui conviendrait-il de prendre ?

J'aimerais bien mieux me retirer dans mes bois, ou rester à St. Brieuc sans titre, ou rejoindre Féli et vivre, comme lui, avec Mr. Carron ; voilà les trois seuls partis auxquels je me sente porté ; l'administration m'ennuie, me fatigue, me tracasse ; autant vaut presque être

³⁴ Ibid.

condamné aux galères.

Voici d'abord les calculs de la prudence humaine. Mais, immédiatement, apparaît le critère sûr qui marque son avenir.

*Au reste, je n'ai pris aucune résolution ; le bon Dieu décidera de mon avenir, il est le maître.*³⁵

▪ Des années plus tard, la même situation se reproduit, lorsqu'il est relevé de sa charge de Vicaire général de la Grande Aumônerie de France. Son ami Querret lui montre sa peine et Jean-Marie :

*Quoiqu'il en soit, et quoiqu'il n'y ait rien de changé dans ma position réelle, je suis très fort de l'avis de ceux qui pensent que je serais beaucoup mieux placé en Bretagne qu'ici, et j'espère que la Providence favorisera ma retraite définitive. Je hâterais moi-même cette rupture, si je n'étais depuis longtemps décidé à la laisser toujours agir seule en ce qui me concerne. Je reste donc endormi sur son sein comme un petit enfant, et quand viendra le moment du réveil, je dirai du fond du cœur à ma bonne mère: Ecce venio ut faciam voluntatem tuam.*³⁶

▪ On voit très nettement dans la spiritualité de Jean-Marie quelque chose que Benoît XVI a noté dans son Encyclique Spe Salvi : "Apparaît comme un élément distinctif des chrétiens le fait qu'ils ont un avenir : ils ne connaissent pas les détails de ce qu'ils espèrent, mais ils savent que leur vie, dans son ensemble, ne débouche pas sur le vide. Ce n'est que lorsque l'avenir est certain comme réalité positive que le présent se fait également porteur."

*Priez le bon Dieu qu'il me dirige dans ce travail [arrêter définitivement les constitutions de notre société de Frères], et qu'il consolide le bien que j'ai entrepris pour sa gloire. Ah! Si je n'espérais pas en lui, et en lui seul, je n'aurais à cet égard aucune espérance! Des obstacles de toute espèce m'entourent: souvent mon courage défaille... Votre pauvre Jean est un bien pauvre homme.*³⁷

Lorsque Napoléon s'évade de l'île d'Elbe et récupère le trône, Jean-Marie se trouve en position délicate. La lettre écrite quelques mois auparavant contenant de fortes critiques à l'égard de Napoléon rend,

³⁵ À Querret, le 1er septembre (1817).

³⁶ À Querret, le 10 avril 1824

³⁷ À Mgr Bruté de Rémur, Ploërmel, le 8 novembre 1835.

pour lui, l'avenir incertain. Mais l'avenir ne lui appartient pas : il reste ferme dans la confiance. Lui qui est disposé à se laisser atteindre par l'amour prévenant, il sait par expérience jusqu'où il est possible d'aller dans l'absence de préoccupation pour sa propre destinée. Il se sait en bonnes mains.

Que ferai-je dans des circonstances faciles à prévoir, et qui arriveront peut-être bientôt? Mon devoir; du moins, je l'espère, parce que je me confie en Celui de qui découlent toute force et toute lumière.³⁸

Lorsque nous avons l'audace d'abandonner devant Dieu toute notre existence et, ainsi, de sillonner la vie, notre identité se trouve "re-fondée" en un Autre qui nous permet de regarder, d'entendre, de sentir et de toucher la réalité avec une sensibilité nouvelle, d'une manière que nous appelons "contemplative" et qui consiste simplement à voir la vie avec les yeux de Dieu. Ainsi pouvons-nous nous ouvrir à cette possibilité qu'il nous offre d'intégrer passé, présent et futur en une histoire d'amour et d'absolue confiance.

Le bon Dieu vous couvre de ses ailes, il vous conduit par la main comme un petit enfant qu'il caresse, qu'il porte, qu'il endort doucement sur son sein. Ah! aimez-le donc bien, ne voyez que lui, n'écoutez d'autres voix que la sienne; qu'il soit tout pour vous.³⁹

Un jeune couple. Adolescents, jeunes, puis étudiants, ils ont appartenu à des groupes de jeunes mennaisiens. Leur engagement de foi les a amenés à choisir des carrières fortement orientées vers le social. Aujourd'hui, ils écrivent :

Parler de l'avenir, de la manière d'envisager l'avenir, c'est difficile et il est possible que ce soit illusoire. Lorsque nous avons opté pour une implication sociale, nous l'avons fait, convaincus que c'était un appel à nous engager auprès des derniers. Notre foi en Jésus nous y poussait et vous nous l'avez dit bien des fois : Jean-Marie de La Mennais a choisi d'aller aux 'frontières', dans les villages modestes, auprès des gens les plus délaissés.

Et nous continuons.

Nous sommes en grève depuis trois mois. Rien d'extraordinaire dans la situation de crise que nous traversons. Nous sentons que nous partageons le même sort, tout en étant encore privilégiés par rapport à des millions de gens.

Comment nous vivons cette situation ? Cela peut paraître stupide, mais nous

³⁸ À Querret, St-Brieuc, le 17 mars 1815.

³⁹ À Querret, le 8 juillet 1814.

vivons profondément préoccupés et en même temps dans une espérance active. Ne nous avez-vous pas dit qu'il fallait 'se laisser dévorer par la Providence' ?

Profondément préoccupés pour les gens qui nous entourent, gens privés d'espoir, étouffés de tristesse et de découragement. Avec eux nous continuons chaque jour, en groupes de formation pour des réseaux de solidarité.

Dans une espérance active, parce qu'une certitude nous habite. De cette mort naîtra une nouvelle vie si nous apportons tous notre contribution, si nous y mettons tous la main et le cœur. Chaque jour nous entendons à l'intérieur et à l'extérieur qu'"un autre monde est possible".

Nous sentons le Dieu Amour et l'Attention maternelle dans de très nombreuses personnes qui se trouvent fondues dans la même solidarité (nous aimons ce nom de 'solidarité'). Des gens qui ne partagent ni foi ni espérance, mais des moments de vie, que nous croyons être de vie.

Lorsque, dans les manifestations, au coude à coude avec les gens, nous nous donnons la main et nous crions "Oui, c'est possible" face aux pouvoirs politiques et économiques qui nous assurent que ça ne l'est pas, nous sentons que Quelqu'un nous maintient en vie, parce que oui, c'est possible, parce que "rien n'est impossible à Dieu".

2- Dieu comme Compagnon

Elle est dont bien suggestive la 'définition' qu'Alfred North Whitehead donne de Dieu, comme «le grand Compagnon, le compagnon de souffrance, qui comprend».

Telle est la Providence : la présence du Compagnon qui partage le chemin, le pain et le destin. C'est le compagnon qui protège et soutient et se rend présent dans l'action de ses compagnons de route, de peine, et d'espérance.

Nous trouvons ici un point décisif : la Providence prend un visage, des mains, des pieds et un cœur tendre pour chacun de nous : parce que Dieu veille sur nous, il nous convoque à la vigilance. Parce qu'il nous réconcilie, il nous appelle à être des réconciliateurs. Parce qu'il nous gratifie de sa paix, il nous rend pacificateurs. Il nous fait être 'Providence' pour tous ceux qui sont autour de nous, ceux à la vie desquels il nous a liés.

Ainsi Jean-Marie en fit-il l'expérience dès son jeune âge. Il sentit la Providence de Dieu dans les profils concrets des personnes de son entourage : son père qui aida généreusement ses concitoyens à une

époque de famine, sa mère sensible et tendre, spirituelle et accueillante, dans le foyer familial aux portes toujours ouvertes.

Avez-vous lu l'histoire de ce brave homme qui nous est inconnu, mais qui, en reconnaissance des services que lui rendit mon père, il y a cinquante ans, a payé l'amende de 2000 f. à laquelle Féli a été condamné ?-- Cet homme, à ce qu'il paraît, s'était embarqué en 1790 pour passer en Angleterre : il fit naufrage sur la côte de St. Brieuc, et de là il fut transporté malade à l'hôpital de St. Malo : son lit se trouva placé à côté de celui d'un pauvre qui lui parla de notre famille qu'il appelait la Providence du pays, et, sans autre recommandation, le naufragé se présenta chez nous : on était à table, on l'y fit s'asseoir, on lui prodigua toutes sortes de soins, et trois mois après, il nous quitta sans que depuis nous en eussions entendu parler ; et voilà qu'il se retrouve aujourd'hui et qu'il veut partager la condamnation de mon frère, en prenant sur lui la peine fiscale ! - Mais, mon Dieu, ce n'est pas cette peine qui m'affligeait le plus ! Quoi qu'il en soit le trait est bien beau et bien touchant.⁴⁰

– **La Providence d'un Père qui appelle à être son compagnon**

La Providence ne règle pas les problèmes, les souffrances, les douleurs, les angoisses et les obscurités, mais elle nous convoque à être la Providence d'autrui. Nous voudrions qu'elle nous débarrasse de la croix. Au contraire, elle nous invite à coopérer (1 Co 3,9), en portant nous-mêmes notre croix (Mc 8,34). Souvent nous invoquons la Providence d'un Dieu-mage, capable de transformer une situation d'un coup, par un décret d'omnipotence. Une crainte infantile nous fait réclamer à Dieu une intervention qui modifie le cours des choses en notre faveur, sans nous interroger si cela sera bon pour les autres. Une prière dispense, ainsi, d'assumer ses responsabilités. La véritable confiance en la Providence doit passer de la peur infantile à la liberté courageuse.

Dieu ne cesse pas de demander la coopération des hommes. Si Moïse avait refusé de revenir en Egypte, les Hébreux ne se seraient pas libérés de leur joug. Si Jonas n'était pas allé à Ninive, le message de conversion n'aurait pas été prêché et cette ville n'aurait pas été sauvée. Si Marie n'avait pas dit son oui à l'étrange proposition de l'ange, le Fils ne se serait

⁴⁰ À Mademoiselle de Lucinière, le 26 janvier 1841

pas incarné. La Providence de Dieu ne peut s'exercer à l'encontre de la liberté de l'homme, mais 'avec' sa liberté.

La volonté du Père est que nous exercions la totalité de notre potentiel pour être de véritables intendants de sa grâce (1 P 4,10), de véritables témoins de son amour. Si le croyant ne se fait pas lui-même Providence pour autrui, s'il ne prête pas ses mains au Seigneur, ses invocations à la Providence ne feront que masquer son péché !

*Mon cœur me pressait depuis longtemps de vous écrire pour vous témoigner de nouveau combien je suis sensible à toutes les bontés dont vous comblez nos pauvres jeunes gens, qui sont tous revenus pénétrés de la reconnaissance la plus vive, et qui me chargent de vous l'exprimer. La Providence leur a donné en vous un père bien tendre : puissent-ils correspondre à vos soins, et profiter de tout ce que votre charité vous fait faire pour eux ! [...] Vous êtes pour ces pauvres enfants une **Providence vivante**.⁴¹*

C'est ainsi que Jean-Marie ressentait le Dieu-Providence, compagnon de route des hommes, et qu'il le conviait sans cesse à être Providence.

Lorsqu'en novembre 1811 fut promulgué le décret impérial impliquant la fermeture du Petit Séminaire, il ne pensa qu'à trouver respect et solution sûre pour le groupe des séminaristes âgés qui devaient être transférés à Rennes. Le cœur serré, il écrivait à l'abbé Millaux, recteur du Séminaire. Il faut souligner le ton sensible, profondément affectif de son écriture :

Je sens combien vous devez être embarrassé pour recevoir tous ceux qui se présentent les mains vides[...]. J'en ai trente sous les yeux qui non seulement n'ont point d'argent à offrir, mais qui manquent d'un morceau de pain [...] Oh! je ne voudrais pour rien au monde perdre une seule de ces petites brebis que la providence m'avait confiées..⁴²

Pour le second cours, il continuait à se préoccuper de ses élèves, après leur avoir cherché un lieu d'accueil. Ainsi écrivait-il à Mr de la Guérétrie, curé de Vitré qui avait reçu quatre séminaristes, dans la même lettre citée ci-dessus :

La Providence leur a donné en vous un père bien tendre... Quatre de ceux-ci sont en ce moment-ci à Rennes, et je ne sais s'ils auront réussi

⁴¹ À M. de la Guérétrie, St. Malo, le 17 septembre 1813.

⁴² A l'abbé Millaux, *Correspondance Générale*, Lettre 100, octobre 1812.

*à obtenir une place au petit séminaire. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour leur aider à payer leur pension, et si je ne pouvais la fournir toute entière, j'accepterais les offres que vous voulez bien me faire.*⁴³

La Congrégation des Frères de l'Instruction Chrétienne est née ainsi, comme réponse à une enfance et une jeunesse abandonnées, ressenties comme un appel qui soit providentiellement perçu, accompagné et aimé. Et ce sera toujours un parcours risqué pour maintenir vive l'intuition des origines, aujourd'hui et demain :

Mais quand je jette mes regards sur ces élèves rassemblés par la Providence, quand je considère l'immensité des besoins de ce vaste diocèse, et que je les compare à ses ressources, mon cœur s'émeut et se brise, et je suis tenté de dire à J.-C. comme ses apôtres, dans une circonstance semblable : quid haec inter tantos (qu'est-ce que cela pour tant de gens) !⁴⁴

Se sentir ainsi, Providence réelle et visible, amène à affronter toutes les difficultés, à entreprendre tous les chemins avec confiance et courage :

*Je n'abandonnerai point les petits enfants dont la Providence m'a fait, en quelque sorte, le père.*⁴⁵

Voici le témoignage d'une laïque. Elle est très proche de tout ce qui a une saveur mennaisienne. Elle est discrètement présente à toute action en cours. Elle est moteur de bien d'autres. Vous la verrez là où se trouvent les pauvres, les derniers, ceux en mal de consolation. Se sentant enveloppée de la tendresse du Dieu -Providence, il lui paraît naturel de se donner à tous, de veiller sur tous, avec une attention pour tous les plus défavorisés.

Elle leur consacre du temps, de la sueur, des larmes et finalement sa vie. Son témoignage a la puissante authenticité d'une expérience profondément vécue et, de ce fait, difficilement exprimable.

On me demande d'expliquer comment la Providence agit en moi lorsque je me

⁴³ À M. de la Guérettrie, St. Malo, le 17 septembre 1813.

⁴⁴ Sermon pour l'ouverture de l'école ecclésiastique à Tréguier, le 22 mars 1816.

⁴⁵ Au maire de Ploërmel, Ploërmel, le 10 Juillet 1831.

laisse guider par **elle**. Sincèrement, cela m'est difficile, mais je veux bien essayer. Plus que des paroles, il s'agit d'une attitude vitale d'abandon entre ses mains amoureuses... **Elle** va agissant en moi et à partir de moi, et j'expérimente avec toujours plus de clarté spirituelle que la seule chose que j'ai à faire, c'est de "me laisser faire", et tout se fait...

Je me recommande à cette Providence pour qu'elle m'éclaire par ses anges sur mon chemin, parce qu'il est bien vrai que la vie est remplie d'êtres qui sont Providence, d'anges qui me gardent et prennent soin de moi... je sens que ce que je vois "dehors" en réalité est "dedans", et je commence à pressentir l'unité de tout le créé...

Lorsque je me sens dans le besoin, et même parfois auparavant, la Providence vient rassasier mes vides, en m'accordant tout ce dont j'ai besoin.

C'est pourquoi, au moment même où m'abordent les personnes dans le besoin, je sens que, providentiellement, sans mérite de ma part, je suis forcé de combler les besoins d'autrui... Tout est un et **Elle** me le fait expérimenter.

Chaque jour, j'apprends à dire oui et à dire non. Sincèrement, je reconnais que le 'non', lorsqu'il s'agit des plus défavorisés qui ont besoin de moi, sort de mon vocabulaire et que j'agrandis de plus en plus mon 'oui' pour tous ceux qui réclament mon aide. Ainsi mon quotidien devient peu à peu, sans que je sache comment, un désiré 'qu'il en soit ainsi'.

Je ne sais pas comment, mais je sais qu'il en est ainsi.

– **La Providence du Père d'un Règne qui vient**

L'Évangile interdit de voir Dieu comme celui qui domine l'histoire au point que tout se déroulerait selon ce qu'il a prévu et qu'il attendrait avec satisfaction l'heureuse fin du monde pour pouvoir dire "tout est bien qui finit bien". Ce serait une conception providentialiste de l'histoire.

La victoire obtenue par le Christ doit être partagée par tous les hommes. Elle doit être annoncée et accueillie dans leur vie : elle n'a rien d'une attente passive, la venue du Règne se réalise dans le travail et les douleurs d'un enfantement (Rm 8,22).

Aussi le soin des ouvriers du Royaume est-il dans l'ordre de la Providence, étant exclue la recherche d'exploits déshumanisants :

Les pertes récentes et si douloureuses que nous avons faites dernièrement m'ont profondément affligé... il est dans l'ordre de sa Providence que vous preniez tous les moyens que la prudence

indique, pour prolonger autant que possible, une vie que vous consacrez toute entière à sa gloire : je vous recommande expressément de prendre pour la conservation de votre santé, les précautions suivantes...⁴⁶

Sur quoi fonder la sécurité et la fermeté dans la mission ? Pour Jésus, Dieu est la source et le roc d'une confiance sans faille. Aux meilleurs moments de sérénité il rend grâce au Père, et dans les pires moments d'angoisse il se repose sur le Père (Lc 10,21), sur la force salvatrice de sa volonté (Mc 14,36). Croire en Dieu c'est pouvoir toujours faire confiance, non parce que Dieu serait un recours magique infaillible, mais parce que Dieu est toujours avec nous, à nos côtés, en notre faveur, comme présence qui peut remplir toutes les absences, comme compagnie qui peut nous rendre capables de supporter fermement bien des défauts inévitables, comme amour puissant qui pourra finalement transformer tous les maux.

Mais, mon bon ami, je me console dans cette pensée que la volonté de Dieu s'accomplit en moi. C'est sa main qui m'a conduit ici, et c'est encore elle qui m'y retient. Me voilà chargé de l'administration du diocèse. On me témoigne une confiance sans bornes et j'espère y maintenir au moins une partie du bien qu'y a fait le digne évêque qui est en ce moment et qui sera toujours l'objet de mes regrets. Mon ami, priez pour le pauvre Jean : il est la faiblesse, la misère même ; il se courbe sous le poids de cet immense fardeau dont la Providence le charge ; venez à son secours ; encore une fois, priez pour le pauvre frère Jean.⁴⁷

Avec la conviction de se savoir toujours dans les mains de Quelqu'un de plus grand, il espère accomplir son projet sans sécurités externes, en portant une attention paisible aux plans qui apparaissent chaque jour, sans être fixés à rien ni à personne. Avec la tranquillité sûre par laquelle Dieu scelle les meilleurs chemins. Voilà ce que racontait Jean-Marie à sa sœur et à son beau-frère, avec une liberté confiante, avec humour et une certaine ironie, pour se consoler de se voir chargé, à 34 ans, de l'administration du diocèse avec une équipe bien limitée et fragile.

Nous sommes quatre revêtus du même titre : un m'aidera, c'est Mr. Manoir, excellent homme et qui m'est tout dévoué : les deux autres

⁴⁶ Aux Frères des Antilles, le 19 février 1842.

⁴⁷ À l'Abbé Hay, St. Brieuc, le 16 janvier 1815.

signeront ; c'est toujours quelque chose : Mr. Floyd est la vertu même chargée de 80 ans : Mr. Boulard n'a que 70 ans, mais il est grand-chantre. Nous nous arrangerons parfaitement, et j'espère que notre administration ira aussi bien qu'elle peut aller dans un diocèse où il n'y a plus de chef unique. Enfin, c'est une œuvre de dévouement : je n'ai pu refuser d'y concourir. Que deviendrai-je ensuite ? je n'en sais rien, et je ne veux rien prévoir. Je me jette les yeux fermés dans le sein de la Providence.⁴⁸

Lorsqu'un nouvel évêque est nommé pour Saint-Brieuc, Jean-Marie se heurte à un homme rude et aussi expéditif que maladroit dans l'administration. L'évêque décide sans consulter ; au cours des sessions du conseil épiscopal il se montre distrait, lent à concevoir, s'embarquant dans des discussions interminables au sujet de détails. Il veut que le peuple sache que les choses se font grâce à lui. Les relations de l'évêque avec son vicaire se dégradent. De nouveau, la voie est ouverte et inconnue sur son avenir. Il se trouve comme tant de fois, avec la vie devant lui, attendant un signal sous forme de nouveau 'lien' qui lui montrera les sentiers à franchir sans crainte. C'est une attente paisible, sereine, avec une recherche lucide. Il apprend que ce sera Dieu qui décidera de son avenir, parce que Lui seul est le maître.

L'important est de percevoir les empreintes de la Providence et de se placer tranquillement sur son sein, de sentir sa chaleur, de se laisser revêtir de sa sécurité. C'est elle qui indiquera, par des médiations humaines, le lieu et le moyen de servir le Royaume.

Enfin, le pauvre évêque n'ayant plus aucune sorte d'appui dans l'opinion, s'en va de droite et de gauche, cherchant des gens qui le louent, et ne pouvant obtenir que les matelots même ôtent leur chapeau quand il leur prodigue ses bénédictions. Voilà où nous en sommes ; j'attends avec patience, et j'attendrai le plus longtemps possible, car je ne dois pas me hâter de renverser, en m'en allant, un si grand nombre d'établissements utiles que la divine Providence a élevés par mes mains.⁴⁹

Découvrir le projet de la Providence, son pas mystérieux, n'est pas un problème fondamentalement théologique, mais essentiellement spirituel. Ce projet se rend présent dans sa Parole, dans les événements de

⁴⁸ À M. et Mme Ange Blaize, St Brieuc, le 16 janvier 1815.

⁴⁹ À Querret, St. Brieuc, le 8 Mai 1821.

l'histoire, dans la voix et les yeux des pauvres, dans les enfants et les jeunes qui réclament vigilance et attention. Tout ce qui arrive a le parfum de la présence de la Providence. Il l'a dit et répété aux Frères, avec, bien sûr, les accents théologiques du 19e siècle.

Et, en effet, M.F., du moment où nous sommes persuadés qu'il y a une Providence suprême et bienfaisante qui dispose tous les événements, qui préside à tout ce qui se passe ici-bas, nous devons reconnaître partout sa main, et par conséquent, il ne nous est pas permis de douter que tout ce qui nous arrive, elle ne le permette, elle ne l'ordonne pour notre sanctification, pour notre éternel bonheur.⁵⁰

Sentir la chaleur de la Providence dans le travail quotidien d'ouverture au Royaume suppose le changement fréquent de plans et de projets, car le chemin de la vie se trace jour après jour et notre Dieu est le Dieu de la surprise et de la nouveauté, à chaque instant.

Jean-Marie était le premier à expérimenter la Providence suprême et bienveillante qu'il prêchait à ses Frères. Aussi, à travers des voies inattendues (des événements surprenants), il va envisager des chemins, changer des projets, aller d'horizon en horizon.

Il n'aurait jamais pensé fonder une congrégation de religieuses. Le petit noyau de jeunes filles pieuses et détachées d'elles-mêmes qu'il avait fermement aidé à Saint Briec serait devenu une communauté reliée à la Société des Filles du Cœur de Marie. Mais voici qu'une intervention intempestive de l'évêque voulant les déposséder de leur propriété sera le détonateur qui l'amènera à suivre la voix de la Providence en devenant Fondateur.

Il souffre des intrigues qui visent à le déposséder de la propriété de la maison, mais il est encore davantage affligé de voir le groupe de femmes seules, harcelées jusqu'à la menace. C'est pourquoi il écrit à la Supérieure générale de la Société des Filles du Cœur de Marie :

Les demoiselles qui dirigent la Maison de la Providence, sachant qu'elles étaient exposées à me perdre, et voulant donner à leur établissement plus de solidité, ont cru qu'il fallait le transformer sans retard en communauté religieuse, et prendre des mesures pour le faire approuver légalement ; ceci ne peut plus se concilier avec les

⁵⁰ *Sermons* II, 405, p.1972.

*règlements de la Société, et change entièrement mes premiers projets ; mais je crois voir dans les événements étrangers qui s'opposent à leur exécution, une vue particulière de la Providence, et je me laisse conduire par elle.*⁵¹

Il ressent l'appel de Dieu qui lui demande de changer totalement les itinéraires prévus, les horizons qu'il s'était fixés personnellement. Dans la vie, par la voix des personnes et des événements opaques, Dieu appelle et dirige, se révèle et trace de nouveaux sentiers.

A ce témoignage il manque l'image inspiratrice. Deux pieds sur une corde incurvée par le poids. Les pas d'un funambule. Le vide pressenti. Le geste tendu d'une attention concentrée, le front plissé, les yeux fixés sur l'horizon... tout cela n'apparaît pas. Le témoignage nous découvre le cœur.

AVANÇANT SUR UNE CORDE LÂCHE

Pas de doute, il s'agit d'un grand exercice de confiance. Mais ai-je vraiment confiance ? Ai-je des expériences de confiance qui me mènent au-delà de ce que je peux imaginer ? Si ce qui plaît dans la société moderne, c'est d'être maître de ses propres décisions, sans que personne ne vienne y interférer, je me risque à penser que moi aussi, j'ai besoin de m'exercer davantage sur ce terrain de la confiance.

Qu'est-ce qui m'a amené à faire confiance ? La vie, précisément, les occasions quotidiennes où l'on se surprend dans cet étrange exercice de confiance en quelqu'un, en notre entourage, ou en Dieu... Ne faut-il pas s'attendre à la même chose ?

Je fais confiance lorsque je me sens avancer sur une corde lâche sans filet. C'est une sensation étrange : tu fais ce que tu crois devoir faire, ne pas se dérober à un (une) élève, promouvoir une initiative dans ta communauté, accueillir un immigrant chez toi... Et cependant, tu ressens le vertige du refus, de l'incompréhension ou de la critique secrète. Moments du quotidien où se lancer et faire confiance à des gestes ou à des initiatives audacieuses font la différence entre médiocrité et profondeur, sans souci du quand dira-t-on.

Je sens que je grandis en confiance lorsque je pardonne de nouveau à quelqu'un qui continue de tomber : il y a tellement d'occasions ! Dans ma tâche d'éducateur, la miséricorde me paraît être une clé pour une guérison profonde. Partir de zéro avec chaque jeune, notamment les plus difficiles, ceux qui me

⁵¹ À Mme De Saisseval, le 29 janvier 1821.

jouent des tours, ceux qui me provoquent et m'affrontent, ceux qui me manquent de respect et m'interrogent sur mon rôle d'éducateur. J'ai eu un élève qui m'a dit dans l'autobus au retour d'une excursion, "ce que j'aime le plus chez vous c'est que vous repartez chaque jour de zéro". Voilà l'un des plus grands éloges que j'ai reçus. Cela me rappelle que la confiance a besoin de ces liens dont parlait Jean-Marie, brûlant d'un amour non consommable. Ce sont eux qui nous évangélisent et nous rappellent qu'il faut aussi repartir de zéro avec nos frères de communauté. Lorsque j'écoute celui qui sait que ce qu'il a à me dire va me faire souffrir, et même ainsi, j'accueille ses paroles comme une opportunité de croissance et de changement. La Providence nous gratifie à travers des personnes et des événements presque toujours inespérés, mais qui rendent ces expériences et ces rencontres significatives. Je rends grâce à Dieu pour ces frères, pour ces expériences qui m'ont marqué : les cours donnés en prison, le temps libre passé avec des fils de prostituées, le travail d'animation en pastorale, la vie en communauté, qui tire le meilleur et le pire de chacun... À travers ces expériences, j'ai vécu et je vis toujours ces espaces de contraste et de croissance.

Je fais confiance ?... Je sais que je fais confiance lorsque, n'ayant pas toutes les réponses à toutes les questions, j'avance au milieu des incertitudes. Lorsque j'accepte que je n'ai pas tout en main et que je reconnais que je ne suis pas l'unique protagoniste de mon histoire, lorsque je reconnais que c'est une histoire avec entrelacs, avant tant d'acteurs ! Je fais confiance lorsque j'éprouve le vertige de l'échec, du mensonge, ou de la déception, et que, même ainsi, je continue d'avancer.

L'expérience de la confiance est bien importante. Le récit de Joseph (Mt 1,16.18-21.24a), l'un des patrons de notre Congrégation, nous rappelle que l'on peut avancer sans avoir toutes les réponses. Comme s'il s'agissait d'un songe, il peut écouter ces intuitions profondes qui l'amèneront à faire des choix risqués et même incompréhensibles pour beaucoup, mais qui seront pour lui l'expression d'un amour irréprouvable. Aussi pouvons-nous faire confiance, puisque nous aimons, et que l'amour supplée à bien des bêtises, demi-vérités, craintes, hontes, sécurités, et jusqu'à de vieilles vanités déjà presque oubliées.

– ***La Providence d'un Père toujours présent, de jour comme de nuit.***

Penchons-nous sur les évangiles pour tenter de découvrir comment Jésus a vécu l'expérience de Abba bon et prévoyant, avec le désir de pouvoir approcher et atteindre sa connaissance graduelle. Nous voyons comme trois étapes :

➔ En premier lieu, l'épisode raconté par Matthieu et Luc (Mt 6,25-33; Lc 12,22-31) où Jésus nous invite à ne pas nous préoccuper des

problèmes de la vie. Si votre Père revêt les lys et nourrit les oiseaux, que ne fera-t-il pas pour vous...! Vous, recherchez le Royaume des cieux et sa justice, et confiez-lui le reste. Attachez-vous à ce dernier bien, déprenez-vous de tout le reste.

Il s'agit d'une première approche sans problème de la Providence, typique de la tradition sapientielle sur Dieu, où Yahvé apparaît comme le Dieu, guide avisé et prévoyant, qui régit les destinées d'Israël et de chaque homme. N'est-ce pas cette expérience débordante de Dieu comme son Abba, et celui du monde, qui arracha Jésus à Nazareth pour le lancer dans la vie publique ? Cette expérience de Dieu ne lui fut-elle pas confirmée par l'Esprit dans l'épisode du baptême ? N'est-ce pas cette manière de comprendre qui et comment est Dieu, qui le sépara du mouvement de Jean ?

Que de fois Jésus entendrait dans la Synagogue de son village natal des textes aussi merveilleux que celui-ci :

*"Il l'a trouvé sur une terre déserte,
sur une solitude peuplée de hurlements ;
il l'a entouré de ses soins,
il a veillé sur lui comme sur la prunelle de ses yeux.*

*Comme l'aigle veille sur son nid,
planant au-dessus de ses petits,
il a étendu ses ailes, il les a pris
et les a portés sur son pennage.*

*Le Seigneur seul les a conduits,
pas de dieux étrangers auprès de lui.
Il les installa sur la croupe des montagnes
et les nourrit des récoltes de ses champs." (Dt 32, 10-13)*

Que de fois Jésus entendrait ces paroles, y penserait, se réjouirait d'avoir un tel Dieu, dans le lent étirement des années de Nazareth...!

➔ Il y a un autre moment dans la vie de Jésus qui indique clairement une évolution dans son expérience par rapport à la Providence de Dieu son Père. C'est celui où, à l'improviste, il s'exclame : «Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux savants, et que tu les as révélées aux tout-petits !" (Mt 11,25; Lc 10,21).

Cette parole de Jésus est à situer dans un contexte historique où il est devenu conscient que la fermeture des sages et des savants de son temps aux mystères du Royaume va se retourner contre lui jusqu'à le mener à la mort. Cela revient à dire pour Jésus : Si les choses doivent se passer ainsi, sois béni ! Je sais que sur cet horizon de joie pour les petits et d'orages pour moi, tu continueras à être mon Abba, mon Père.

➔ La prière de Jésus à Gethsémani et son cri sur la croix, "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?", ajoutent un nouveau caractère dramatique au thème de la Providence de Dieu. Dieu n'a jamais abandonné son Fils, mais tout se passait comme s'il l'avait fait, comme s'il ne s'occupait pas de son plan de salut, comme s'il ne posait pas sur lui son regard. (Poser son regard sur quelqu'un : tel est le sens du mot latin *providere*, d'où vient le terme 'Providence'). Jésus doit vivre maintenant sa confiance en Dieu à l'intérieur de la nuit obscure. Là, parler d'un Dieu-Providence ne s'appuie pas sur l'expérience et résonne comme une tromperie, une pure invention. C'est ce que J.B. Metz appelle, en parlant de la Passion du Christ, "la passion théologique", celle de se sentir abandonné de Dieu.

Comment Jésus a-t-il pu faire face à ce vide, à ce non-sens ? C'est la **mémoire** qui sauve Jésus. Jésus avait accumulé tant de mémoire sur Dieu comme son Père et Père du monde, il s'était vu tant de fois enveloppé et entouré par son amour, qu'à l'étape suprême de la Croix, c'est cette mémoire qui impose sa force sur l'obscurité qui menace de le détruire. La mémoire de l'Amour vainc définitivement l'attaque brutale du non-sens, de l'abandon.

✓ Dieu accessible et libre. En toute relation personnelle, le fait qu'un ami nous soit accessible est source de confiance, de sécurité, de bonheur. Mais par contre, sa liberté peut être pour nous source d'insécurité, de crainte, d'incertitude. Nous ne pouvons jamais savoir en effet s'il l'emploiera en notre faveur ou à notre détriment. La différence entre Dieu et nous sur ce point particulier, c'est que sa liberté coïncide toujours avec son amour, ce qui veut dire qu'il n'usera jamais de sa liberté contre nous. Nous, nous 'avons' l'amour, et c'est pourquoi nous pouvons cesser de le posséder. Dieu, quant à Lui, 'est' amour, et c'est pourquoi il ne peut cesser de l'être. Jamais sa liberté ne s'exercera contre la nôtre.

*Ce qu'il y a de sûr, c'est que le meilleur de tous les remèdes, est de reposer doucement notre volonté dans la volonté de Dieu, qui **ne pense** sur nous **que des pensées de paix**, qui **ne médite** sur notre misérable cœur **que des méditations d'amour**. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur le docteur, et ne conseillez-vous pas à votre ami malade de ne pas perdre une seule goutte du calice amer que la main de Dieu lui présente ? Ah! puisse-t-il l'avalier jusqu'à la lie, et ne pas se lasser d'adorer et de bénir cette Providence pleine de miséricorde qui veut bien l'enrichir de tous les trésors de la croix !⁵²*

C'est cette conviction qui a soutenu la confiance de Jésus dans l'épreuve, et ce sera aussi le roc inébranlable de notre confiance en un Dieu qui est toujours Providence, même si sa manière de l'être nous dépasse – et jusqu'à quel point ! - en maintes et maintes occasions...

Il paraît, d'après votre lettre, que vous avez l'esprit bien sombre, et que vous voyez les choses en noir ; cela se conçoit, et je n'en suis pas surpris : cependant, prenez garde à vous livrer à des inquiétudes trop vives : confiez-vous dans la Providence ; elle nous éprouve quelquefois, mais c'est une bonne mère.⁵³

Nous sommes toujours "conduits par la main miséricordieuse de la Providence", maxime des moments où nous faisons l'expérience du vide, de l'écroulement des convictions, du silence d'un Dieu dont la présence est muette,

Quand le bon Dieu nous tourne le dos, il n'en est pas moins près de nous: nous ne le voyons plus, il est vrai, mais il est à nos côtés pour nous secourir et nous défendre...Se plaire dans la nuit de la pure foi: ne pas chercher à tout prévoir et à tout prévenir. (...) Faire ce qu'on peut et ce qu'on doit; se féliciter de ne trouver aucun appui humain et puis s'endormir doucement sur le sein de notre Seigneur Jésus.⁵⁴

Nous devons croire, par conséquent, en un Dieu-Providence, pas à la marge de ce qui paraît contredire la Providence de Dieu, mais en regardant cette contradiction en face, en en faisant l'expérience, en y cherchant ensuite le visage de Dieu.

⁵² À Bruté de Rémur, le 16 août 1807.

⁵³ Au F. Abel Lucas, le 20 mai 1848.

⁵⁴ *Mémorial*, 33 et 19.

✓ Il existe un événement dans la vie de Paul qui peut aider à comprendre – et, souhaitons-le, à vivre – la confiance en Dieu, c'est-à-dire la foi en un Dieu -Providence :

Si nous lisons Rm 8,31-39 nous nous trouvons en face d'un fait incontournable : la ferme confiance de Paul en Dieu ("qui pourra nous séparer de l'amour de Dieu ?"). L'énumération de difficultés qu'il a dû traverser est impressionnante : fouets, lapidations, naufrages, vols, calomnies... qui déboucheront sur son martyre à Rome quelques années après. Sur quoi donc Paul s'appuie-t-il pour défier tous les pouvoirs de ce monde et de l'autre, puisqu'il ne peut le faire à travers une vie éloignée de la souffrance et pleine de succès ? Sur le fait que l'amour de Dieu a été infini et définitif dans le don de son Fils Jésus. Voilà le grand argument paulinien de la confiance à toute épreuve, c'est-à-dire de la foi en la Providence de Dieu.

L'histoire de Paul fut remplie de ces faits qui paraissent démentir que la vie est habitée par un mystère accueillant, prévenant et bon. Paul ne les nie pas. Mais, même avec toute la force d'opposition à Dieu qui se manifeste dans ces faits, Paul constatait qu'il existe un autre événement si décisif, si central, si impressionnant de bonté et d'amour dans sa vie qu'il invalide l'argument contraire, le laisse sans force : l'amour du Christ qu'il tient gravé dans la mémoire de son cœur. "Car je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni le présent, ni l'avenir... ne seront capables de me séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus Christ".

Cet argument indirect de Paul est au diapason d'une foi et d'une confiance radicales en Dieu, en dépit de... ? C'est ainsi, sans doute. Des théologiens de la taille de Paul Tillich ou des penseurs comme Paul Ricœur sont également de cet avis. Ce dernier écrit :

« Je dirai encore ceci : le mal, c'est la catégorie du « en dépit de... ». C'est précisément le risque de la foi : croire « en dépit de »... Si nous nous interrogeons les uns les autres, sans doute confesserons-nous que c'est toujours en dépit de... que nous croyons. »

✓ Et il en fut ainsi dans la vie de Jean-Marie. Nul doute que comme pour Paul, comme pour le Christ, le souvenir vif, la mémoire d'un si grand bien reçu l'a maintenu debout dans les moments de croix intense de sa vie. Il prêchait cela avec flamme dans ses sermons. Il l'écrivait dans ses lettres. La Croix y apparaît, comme accompagnatrice incontournable

d'une suite authentique. Le pape François l'a dit avec clarté et audace lors de sa première messe aux cardinaux.

Dans cette suite de Jésus, dans l'identification à ses sentiments, se trouve la consolation.

*Je sens, ma chère fille, combien vos peines sont grandes et combien votre cœur est brisé. La position de votre famille est cruelle et rend la vôtre extrêmement difficile et douloureuse. C'est dans le sein de Dieu et dans le cœur adorable de Jésus qu'il vous faut puiser la force et les consolations dont vous avez besoin.*⁵⁵

Un disciple est celui qui entre dans les mystères de Jésus et les fait siens :

Le mystère douloureux de Gethsémani, qui est un mystère qui se vit comme une expérience filiale confiante.

*La volonté de Dieu soit faite, ma chère fille, voilà ce que nous devons dire dans tous les temps, mais plus particulièrement encore quand il plaît au Seigneur de nous plonger dans le deuil et dans les larmes... Que disait-il, ma fille, dans ce moment d'angoisse; il se prosternait devant son père, il adorait ses volontés et n'en avait point d'autre que de les accomplir. Ainsi devons-nous toujours bénir la Providence.*⁵⁶

Le mystère de mort hors des murs de la ville, comme l'héritier expulsé de la communauté sainte. («Jésus a souffert la mort hors de la ville» (Hb 13,12)).

*Je suis dans la position la plus triste vis-à-vis de mon évêque ; il veut à toute force m'ôter mon titre, me renvoyer ; il m'a même menacé de m'interdire. Dieu soit béni ! La charité crucifiée est la plus pure, disait Mr. Ollier ; demandez à Dieu qu'il me rende fidèle à ma vocation. Je finis, mon bon ami, parce que le papier me manque. Priez pour moi, pour ce pauvre Jean dont les besoins sont si grands, et qui vous aime d'une amitié si tendre en N. S.*⁵⁷

Le mystère de la gratuité sur la croix, faisant siens les sentiments et les paroles de pardon du Crucifié. Au moment très douloureux de la crise mennaisienne, il écrira avec douleur et affection :

⁵⁵ À Mlle Jallobert de Monville, le 3 juillet 1814.

⁵⁶ À Mlle Jallobert de Monville, le 27 janvier 1815.

⁵⁷ À Bruté de Rémur, le 18 décembre 1820.

L'une de vos phrases à son sujet (Féli) me fait plus de mal qu'un coup de poignard... Ô mon pauvre Persehais, en recevant ce coup de votre main, je lève vers le ciel mes yeux pleins de larmes et je répète cette prière de Jésus mourant sur la croix : "mon Dieu, pardonnez lui car il n'a pas su ce qu'il faisait !"

Je suis avec une sincère affection, mon cher Persehais,

Votre très humble serviteur.⁵⁸

D+S SOUTENUE PAR DIEU...

Je me revois encore, et mon cœur s'en émeut, entrant dans l'Unité de soins intensifs de l'hôpital. Pendant deux mois, mon petit garçon très aimé avait lutté avec une maladie dont les médecins ignoraient l'origine. Pour la troisième fois il entra dans la salle d'opération, elle allait être décisive...

Après trois heures d'intervention, on m'a laissé accéder au saint des saints de tout hôpital, au cœur du sanctuaire, l'Unité de soins intensifs... J'entrais déchaussée et dévêtue. Dieu nous avait soutenus pendant deux mois. Il avait été ma force dans mon extrême faiblesse, il m'avait porté dans ses bras, jusqu'à la limite de la souffrance, et il avait pris notre vie entre ses mains... Dans le compagnonnage des jours et la solitude des nuits, il avait été la présence toujours présente...

Je me revois encore, et mon cœur s'en émeut, entrant dans l'Unité de soins intensifs:

Sept enfants se trouvaient là, ensevelis dans leur lit, reliés aux machines. Parmi eux mon petit garçon très aimé, qui ne s'était pas encore réveillé de l'anesthésie. Je m'approchai, déchaussée, dévêtue, tremblante... Ses petits bras en croix et son côté ouvert : Mon Dieu, tu es ici, en chacun de ces enfants, crucifié. Mon Dieu, tu es là, en chacune de ces mamans, souffrant. Mon Dieu, tu es là, en chacune de ces infirmières, soignant les blessures du corps et de l'âme. Tu étais Tout... Alors je t'ai vu :

Sur chaque machine qui soutenait chez chaque enfant le battement du cœur ressortaient deux lettres : DS. Ensuite j'ai su qu'elles voulaient dire "Deutsche System", mais pour moi, alors et encore maintenant, elles continuent de signifier la même chose :

Dieu Seul soutenant la vie rêvant de revenir à la vie...

Dieu Seul soutenant la vie qui, sans en rêver, s'en va à la rencontre de la Vie...

⁵⁸ À l'abbé Persehais, le 15 Février 1835.

La “mémoire” a sauvé Jésus, la “mémoire” d’un amour irréductible a sauvé Paul. La mémoire a sauvé aussi Jean-Marie. Elle nous sauvera si nous faisons quotidiennement mémoire avec reconnaissance du passage du Seigneur dans notre vie. Si nous nous sommes sentis conduits et accompagnés depuis si longtemps jusqu’à présent, nous avons des raisons de chasser de notre horizon l’anxiété et les craintes qui menacent la vie filiale et fraternelle.

4- FRUITS DU CŒUR QUI VIT DANS LES MAINS DE LA PROVIDENCE

4.1- La paix sereine face à la crainte

Une des phrases de Jésus les plus répétées dans les évangiles est : « N'ayez pas peur ! » Lors de la tempête sur le lac, (Mc 6,50) , à la Transfiguration (Mt 17,7), dans l'appel à se confier à la Providence de Dieu (Mt 6,25; Lc 12,22), dans la rencontre pascale (Mc 16,6; Lc 24,38) apparaît toujours l'insistance sur la confiance. "N'ayez pas peur, ne vous effrayez pas, ne vous préoccupez pas !". Et la raison suprême de vaincre la peur et de s'ouvrir entièrement à la confiance : la tendresse de Dieu qui nous enveloppe et sa ferme décision de nous communiquer la plénitude de la vie et du bonheur. "Ne crains pas, petit troupeau, car ton père a décidé de te donner le Royaume".

Nous vivons dans une époque dominée par la peur. D'un côté, ce sont les peurs de toujours, peurs qui, chez les hommes et les femmes d'aujourd'hui, sont plus visibles que jamais (l'échec, la maladie, la souffrance, la vieillesse, la mort...). Mais également ces peurs planétaires actuelles (la crise économique, la menace nucléaire, la destruction de la nature, le terrorisme incontrôlable...).

Il nous faut une authentique thérapie de confiance. La foi en la Providence nous offre des réserves inépuisables de confiance et de paix. Par elle, nous apprenons à soigner les peurs occultes, à ne pas craindre l'avenir, à ne pas être obsédés par les biens matériels, à ne pas profiter de l'autre, à avoir confiance en l'humanité malgré tout, à élargir les marges de la confiance mutuelle.

– ***Nos sources sont en toi***

Bien que l'être humain soit limité, vide et blessé, il peut vivre dans une sereine confiance, dans une quiétude paisible, parce qu'il sait que le Dieu -Providence, à tout moment, nous donne tout et œuvre en notre faveur et pour notre bien.

C'est lui la raison de notre paix, non parce que nous sommes attirés par lui, mais parce qu'il se sent d'une manière incompréhensible attiré vers nous.

Que lui avions-nous fait pour qu'il nous aimât ainsi? Qu'y a-t-il en nous qui mérite d'attirer ses regards et sa miséricorde? Rien, ma fille, mais il nous voit tout couverts du Sang de son Fils, et c'est Jésus-Christ qu'il aime dans les pauvres pécheurs qui se présentent à lui comme ses membres et ne faisant plus qu'un, en quelque sorte, avec celui en qui il a mis ses éternelles complaisances.⁵⁹

Comme l'a dit Jean-Marie, la racine de notre absolue sérénité est ancrée dans l'expérience de nous sentir objet des éternelles complaisances de Dieu, l'expérience même du Jourdain dans notre être le plus profond. Dans le Jourdain se radicalise cette expérience et cette certitude : que notre être, l'être de tous, est gravé sur les paumes de ses mains (Is 49,16), en gestation dans les entrailles de l'Éternel (Is 43,1; Sal 139,13).

Jésus s'est découvert Fils, trouvant sa source en Dieu. Il s'est comme défait de sa divinité pour se faire boue qui se laisse modeler, non à travers le hasard et la nécessité, mais surgissant du désir indicible, premier, d'un Dieu déversant son amour. «Toi tu es mon Fils, ma complaisance, mon repos, là où j'ai trouvé un Lieu pour pouvoir me donner et me manifester sans mesure, sans buter sur aucun obstacle». La source a trouvé en Jésus une cavité non remplissable pour se déverser.

Lorsqu'il nous appelle et nous attire, suivre l'attrait de sa grâce, aller à lui avec la simplicité d'un petit enfant qui se laisse conduire par la main.⁶⁰

— **Je vous donne ma paix**

Nous sommes appelés à être des mystiques aux yeux ouverts ; à aller dans la vie attentifs, avec la capacité de découvrir Dieu dans l'épaisseur de toute la réalité et de rencontrer là les empreintes de sa présence et de son action.

Efforçons-nous d'acquérir cette inaltérable sérénité, ce calme d'esprit, cette douceur pleine de joie, de paix, d'amour et d'espérance, qui a été promise et qui est donnée à ceux qui, s'élevant au-dessus de la nature et des sens, voient Dieu et ne voient que Dieu en tout.⁶¹

⁵⁹ À Mlle Amable Chenu, le 12 juillet 1816.

⁶⁰ *Mémorial*, 18-19.

⁶¹ *Mémorial*, 124.

Si nous découvrons Dieu présent dans notre propre cœur, nous savons déjà comment il agit dans l'intimité de chacun, sans exclure absolument personne. L'homme au regard contemplatif sait que Dieu agit avec un amour libérateur, au cœur de toute réalité, avec une discrétion infinie.

*Ainsi, ma fille, soyez en paix, non parce que vous êtes bonne, mais parce que Dieu est bon, parce qu'il est Père.*⁶²

On ne se demande pas si Dieu est là, mais comment il agit en cette circonstance ou dans cette personne concrète. Tout cela ne va pas de soi, comme pour respirer. Cela implique un effort d'attention, suppose de maintenir la question, de supplier avec un regard contemplatif et croyant sur tout, pour traverser des réalités éprouvantes et difficiles où Dieu paraît être absent. Lorsque Jean-Marie vit au milieu d'événements troublés et est objet de méfiance et de délation, lorsque surgissent de graves problèmes du fait de l'encyclique papale qui condamne son frère et l'article de l'Ami de la Religion qui l'accuse de complicité, il essaiera d'apporter la paix à ses amis.

*J'ai l'espoir de trouver notre si bonne amie Mlle de Trémereuc, à qui j'ai déjà donné connaissance de mes dernières aventures, qui l'auront contristée, plus qu'elles ne m'ont affecté moi-même, car, de tout ceci, malgré les apparences contraires, je crois qu'il résultera un grand bien : abandonnons nous sans réserve à la Providence.*⁶³

Les expressions de profonde paix chez Jean-Marie naissent de l'expérience de Dieu qui lui a été révélée peu à peu et l'a habité de la foi en un Dieu de tendresse miséricordieuse, qui aime sans condition à l'image de ses parents. Cette conception est centrale, si bien qu'elle figure, écrite plusieurs fois, dans son carnet de notes du Mémorial.

*L'âme qui est docile et souple sous la main de Dieu, qui ne résiste point aux inspirations de sa grâce, qui, s'oubliant entièrement elle-même, ne désire et ne cherche que la gloire de Celui qu'elle aime ; qui est profondément convaincue de l'action de Dieu en tout... cette âme, dis-je, loin de s'irriter par la contradiction, et d'être douloureusement agitée par de continuels mouvements d'impatience et de dépit, goûte une paix que rien n'altère, et toujours béni, adore, avec une joie délectable et un amour tendre, les desseins de la Providence sur elle.*⁶⁴

⁶² A Mlle Jallobert, reproduit en Mémorial 127.

⁶³ À Mlle de Lucinière, le 12 Octobre 1834.

⁶⁴ *Mémorial*, 119-120.

4.2. L'audace confiante

En 2000, le Chapitre, pour définir la Providence comme élément-clé de notre charisme, l'expliquait en ces termes : "l'abandon vécu comme disponibilité et **audace confiante** qui dispose à la paix et à la joie". Parce que l'abandon à la Providence n'est pas l'engourdissement, ou la passivité puérile, mais tout le contraire. Étant donné que ma vie est accueillie comme par une mère, qu'une main me conduit, m'accompagne dans la mission, sachant que des ailes me protègent du froid et du chaud, je peux avoir l'audace de tout pouvoir faire dans la force de celui qui me soutient.

Ce qu'apparemment Dieu recherche par-dessus tout, c'est les risques ne provoquent en nous ni crainte ni engourdissement, mais une audace tranquille par laquelle les enfants expriment leur confiance. Une audace où, mystérieusement, on ne perd pas la 'crainte de Dieu, l'adoration, et l'éblouissement étonné de celui qui pressent qu'un amour infini le frôle. Celui qui est disposé à se laisser toucher par cet amour parvient à savoir par expérience jusqu'où il est possible d'être l'insouciant à vis-à-vis de son propre destin parce qu'on le sait en bonnes mains.

*Si je mourais demain, qu'est-ce que tout cela deviendrait ? Je me le demande, et ma réponse est un acte de foi dans la Providence.*⁶⁵

Dans les narrations bibliques de vocation sont nombreuses les expériences de résistance de celui qui est appelé, et la reconnaissance de ses craintes et celles de ses incapacités : Moïse prétexte son bégaiement (Ex 4,10); Gédéon, son appartenance à un clan insignifiant (Je 6,15); Jérémie, sa trop grande jeunesse (Jr 1,6); Pierre son état de pécheur (Lc 5,8)...

En aucun cas ces incapacités ne sont niées, mais à côté d'elles apparaît le 'Je serai avec toi', qui les situe sur un autre plan, et rend possible d'entreprendre la mission à partir d'une force que l'on ne possède pas, mais que l'on reçoit comme un don. Même sensation face à l'appel à changer de feuille de route pour Jean-Marie par rapport à ce qu'il avait conçu pour son œuvre.

Monsieur le Ministre de la Marine a chargé Mr le Préfet du Morbihan de m'exprimer son désir de compter sur quelques-uns de mes Frères

⁶⁵ Au Ministre de l'Instruction Publique, le 13 novembre 1837.

pour l'instruction des esclaves affranchis de la Martinique et de La Guadeloupe. Je n'ai pas dit non, car ce serait une si belle et si sainte œuvre ! Mais je n'ai pas encore dit oui, car la triste objection revient toujours, où prendre assez de sujets pour suffire à tant de besoins, et pourquoi les jeter si loin quand on en a si peu ?⁶⁶.

(La foi du Fondateur, sa confiance en la Providence, le fait même que ce soit un défi, font qu'il acceptera la proposition du Ministre et prendra les moyens de l'affronter.)

Il y a un récit évangélique riche en nuances au sujet de la crainte et de l'audace de la foi. Il s'agit du texte de Mc 4, 53-41. Il existe deux moments dans la vie de foi : un moment de faiblesse qui ne fait pas espérer que ce Jésus, endormi, puisse se lever, commander au vent et apaiser la mer. C'est cela que les apôtres n'ont pas compris, lorsqu'ils étaient en phase de 'foi faible'. En revanche, la foi 'éprouvée', irriguée par l'expérience que Dieu convertit ce qui est perdu, souffle sur les cendres de l'amour éteint, fait se lever la communauté desséchée, se maintient ferme dans les chutes de l'existence comme une secrète victoire sur le monde du désespoir et de la peur.⁶⁷

Il est vrai que fréquemment nous crions de crainte face aux incertitudes devant lesquelles il nous arrive de nous trouver, mais nous croyons malgré tout que, à bord de la barque de nos aventures, quelqu'un est monté qui soutient le timon et qui nous mènera "sur l'autre rive". Dans l'obscurité peut surgir l'intrépidité de la foi.

Être dans la disposition de lui sacrifier tous les goûts, toutes les consolations sensibles s'il voulait vous en priver entièrement ; et vous enfoncer avec une sainte intrépidité dans les ténèbres dont il vous environne quelquefois.⁶⁸

Lorsque nous nous sentons partagés entre la peur et la confiance, il dépend toujours de nous de décider d'envisager la réalité seulement comme une menace, en entendant le grondement de la tourmente, ou de donner crédit à la foi qui nous assure que Quelqu'un est à côté de nous pour nous soutenir au milieu des rugissements de la vie. Selon notre réponse, nous nous enfoncerons ou nous nous sentirons accompagnés

⁶⁶ Au Ministre de la Marine, Ploërmel, 9 décembre 1838.

⁶⁷ Cf. J.M. Rovira Beloso, *Leer el Evangelio*, Madrid 1980, 204.

⁶⁸ À Mlle Jallobert de Monville, le 3 Janvier 1816.

par Celui qui peut nous faire parvenir sain et sauf sur l'autre rive. Telle est la foi.

*Il est donc essentiel, je le répète, de garder le silence et d'attendre en paix les moments marqués par la Providence pour le développement de la bonne œuvre.*⁶⁹

Nous pouvons marcher vers l'avenir en risquant le meilleur de nous-mêmes. Lorsque le souffle devient court et que le découragement gagne, il est bon que nous nous rejoignons pour reprendre souffle pour ranimer l'espérance. Pour respirer, inspirer, espérer. Oui, "l'espérance nous soutient dans la tourmente". La Providence s'empare de nous.

Ma vie était comme un jour clair, ensoleillé, lumineux.

Soudain, tout se couvre, des nuages menaçants apparaissent, il y a des présages de tempête.

- "Vous avez une tumeur maligne."

Ta tête tourne, tu sens autour d'elle comme un pesant casque de fer. Tu sens qu'un abîme s'ouvre devant toi. Tu as la sensation que tu va être absorbé par le vide. Des sentiments de tristesse et d'angoisse t'assaillent.

À ce moment une voix, à l'intérieur, se fait entendre.

- Ne crains pas. Sois en paix. Je ne vais permettre à personne de t'arracher de ma main. Personne ne pourra te séparer de mon amour. D'un amour éternel je t'ai aimé. Réfugie-toi sur mon sein comme un petit enfant sur le sein de sa mère. Blottis-toi dans mes bras sans crainte.

Et l'on sent que la paix revient, que la confiance renaît. Tu ressens la sécurité d'être vraiment saisi par sa main.

Naît le sentiment qu'en réalité toute ta vie a été saisie par sa main, réfugiée en son sein, protégée par ses bras.

Si Dieu ne m'a jamais séparé de sa main, comment va-t-il me séparer maintenant que j'ai le plus besoin de lui ?

Tu expérimentes au quotidien la force de sa résurrection.

La sereine audace que nous donne l'expérience vive du Père Providence, est bien rendue dans cette anecdote que raconte Henry Nouwen: «Les Flying Rodleigh sont des trapézistes qui travaillent au cirque allemand Simoneit-Barum. Lorsque le cirque vint à Fribourg, il y a deux ans, mes amis Franz et Reny nous invitèrent, mon père et moi à voir

⁶⁹ À Mlle Amable Chenu, le 8 avril 1820.

le spectacle. Je n'oublierai jamais combien je restai extasié lorsque je vis pour la première fois les Rodleigh se balancer dans l'air, volant et s'accrochant comme d'élégantes ballerines. Le lendemain, je retournai au cirque pour les revoir et je me présentai à eux comme l'un de leurs grands admirateurs. Ils m'invitèrent à assister à des séances d'entraînement, ils me donnèrent des billets d'entrée gratuits, ils m'invitèrent à dîner et me suggérèrent de voyager avec eux une semaine, quelques jours après. Je le fis et nous devînmes bons amis. Un jour, j'étais assis avec Rodleigh, le chef du groupe, dans sa caravane, parlant des sauts des trapézistes. Et il me dit : "Comme sauteur, je dois me confier entièrement au porteur. Le public pourrait penser que je suis la grande étoile du trapèze, mais la véritable étoile est Joe, mon porteur. Il doit être là pour moi avec une précision instantanée et m'accrocher en l'air lorsque je vais à sa rencontre après avoir sauté". "Quelle est la clé ?", lui demandai-je. "Le secret – me dit Rodleigh – est que le sauteur ne fait rien, et que le porteur fait tout. Lorsque je saute à la rencontre de Joe, je n'ai qu'à étendre mes bras et mes mains et attendre qu'il me saisisse et me porte en sécurité au trampoline" "Alors tu ne fais rien ?", demandai-je surpris. "Rien - répéta Rodleigh -. Le pire que peut faire le sauteur est d'essayer de saisir le porteur. Je ne dois pas saisir Joe. C'est lui qui doit me saisir. Si je serre les poignets de Joe, je pourrais les briser, ou lui briser les miens, et cela aurait des conséquences fatales pour les deux. Le sauteur doit voler, le porteur saisir ; et le sauteur doit avoir confiance, les bras étendus, que son porteur sera là au moment précis".»

«Lorsque Joe dit cela avec une si grande conviction, dans mon esprit s'illuminèrent les paroles de Jésus : "Père, en tes mains je remets mon esprit". Mourir, c'est se confier au porteur. Prendre soin des moribonds, c'est dire : "Ne craignez pas. Souvenez-vous que vous êtes les fils aimés de Dieu. Dieu se rendra présent lorsque vous sauterez. N'essayez pas de le saisir ; lui vous saisira. La seule chose que vous devez faire c'est d'étendre les bras et les mains et de faire confiance, faire confiance, faire confiance.»⁷⁰

«Jésus, inclinant la tête, remit l'esprit» (Jn 19,30). Incliner la tête est le geste de Jésus qui évoque son attitude de consentement absolu au Père, la fin cohérente de son pari risqué de se confier en Lui par-dessus tout.

⁷⁰ H. NOUWEN, *Escritos esenciales*, Sal Terrae, Santander 1999, 146-147.

Celui qui avait fait de sa vie entière une donation remet maintenant son ultime expiration, dans l'abandon de l'enfant qui s'endort dans les bras de sa mère.

En contemplant la fin de Jésus, nous pouvons faire l'exercice d'"incliner" notre tête avec tout ce qu'il y a en elle d'obsessions pour connaître tous les 'pourquoi' et dominer tous les 'comment'. L'incliner devant la 'logique de Dieu', si différente de la nôtre. Lui donner notre assentiment, non comme une manière de savoir ou de comprendre, mais comme la décision d'aller au-delà de la possession de certitudes constatables. Prononcer le 'oui' de celui qui, par-dessus tout, se sait en sécurité et sous la protection du Père.

Notre existence, qui a commencé par une inspiration et finira par une expiration, exprime par ce rythme vital que tout consiste à accueillir la vie et à la remettre. En prenant conscience de notre respiration, nous pouvons symboliser par l'inspiration l'accueil de sa présence, et par l'expiration le désir de nous vider, de nous déposséder, de nous livrer avec confiance à Celui de qui nous recevons la vie.

Providence de mon Dieu,
ô Mère que j'ai tant de fois invoquée,
à qui j'ai offert, consacré, dévoué cette maison
et toutes celles que votre grâce y a réunies,

Providence toujours si bonne,
si sage, si pleine de pitié et d'amour
pour vos pauvres créatures,
nous vous adorons, nous vous bénissons,
nous nous abandonnons à vous sans réserve.

Faites de nous tout ce qu'il vous plaira ;
nous n'avons d'autre volonté que d'accomplir la vôtre en toutes choses,
dans les humiliations, dans les grandeurs,
dans la pauvreté, dans les richesses,
dans la santé, dans la maladie,
à la vie et à la mort.

Providence de mon Dieu, veillez sur vos enfants ;
affermissiez-les, dirigez-les,
soyez leur défenseur, leur guide, leur lumière,
leur conseil, leur consolation, leur trésor,
leur joie, leur espérance :
Dieu seul dans le temps,
Dieu seul dans l'éternité !

Table des matières

Introduction	
1- DIFFICULTÉ DE PARLER DE LA PROVIDENCE	6
2- MAIS IL FAUT SE LAISSER INTERPELLER PAR ELLE.....	11
3- CONFESSER AUJOURD’HUI LE DIEU PROVIDENCE.....	15
1- DIEU, POÈTE DE LA VIE	15
– <i>Le passé comme sagesse,</i>	<i>16</i>
– <i>Le présent comme opportunité.....</i>	<i>20</i>
– <i>L’avenir comme “vigilance tranquille”</i>	<i>24</i>
2- DIEU COMME COMPAGNON	29
– <i>La Providence d’un Père qui appelle à être son compagnon.....</i>	<i>30</i>
– <i>La Providence du Père d’un Règne qui vient</i>	<i>33</i>
– <i>La Providence d’un Père toujours présent, de jour comme de nuit.</i>	<i>38</i>
4- FRUITS DU CŒUR QUI VIT DANS LES MAINS DE LA PROVIDENCE	46
4.1- LA PAIX SEREINE FACE À LA CRAINTE.....	46
– <i>Nos sources sont en toi</i>	<i>46</i>
– <i>Je vous donne ma paix.....</i>	<i>47</i>
4.2. L’AUDACE CONFIANTE	49